La Saga d'Orion – 1
Le destin des Eaglestone

La loi du 11mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective *et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration,* toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite *(alinéa Ier de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.*

ISABELLE WENTA

LA SAGA D'ORION – 1
LE DESTIN DES EAGLESTONE

Texte revu et corrigé par l'auteur.

voy'[el]

Du même auteur :

GEMS
en collaboration avec C. Guitteaud
Paradis Perdu (L'Atalante, 2006)
Paradis Artificiels (L'Atalante, 2007)
Paradis Retrouvé (L'Atalante, 2008)

PREMIÈRE PARTIE :
AIGLE DES MERS, AIGLES DE L'ESPACE

ÉMERGENCE

Ô triste mer ! sépulcre où tout semble vivant !
Ces deux athlètes faits de furie et de vent,
Le tangage qui brave et le roulis qui fume,
Sans trêve, à chaque instant arrachent quelque éclat
De la quille ou du pont dans leur noir pugilat.
Par moment, au zénith un nuage se troue,
Un peu de jour lugubre en tombe, et, sur la proue,
Une lueur, qui tremble au souffle de l'autan,
Blême, éclaire à demi ce mot : LEVIATHAN.

V. Hugo, *La Légende des Siècles,* Pleine Mer.

Le néant. Elle flottait dans le néant... Passé, présent et futur abolis. Rien que le vide, le vide insondable, les ténèbres cosmiques. Tout était arrêté. Elle sombrait doucement, lentement, imperceptiblement. Elle ne pensait pas, ne voyait pas. Elle planait entre la vie et la mort, la mort et la vie... Qu'est-ce que la mort ? Qu'est-ce que la vie ? Il n'y avait plus que le néant sans fond, sans fin, peuplé de fugitives ombres chatoyantes et mouvantes, étrange ballet qu'elle percevait de chaque fibre de son corps.

Peu à peu, l'univers de couleurs se fondait en un unique globe blanc au centre duquel elle flottait, comme en apesanteur. Puis, son sang recommença à pulser, rapide, dans ses veines. Elle se réchauffait, lentement. Elle revenait à la vie.

Les ombres resurgirent dans son esprit. Elle les voyait palpiter sur l'écran de ses paupières closes. Et des murmures indistincts parvinrent à ses oreilles, si longtemps fermées au moindre bruit. Une sourde litanie, rythmée comme un chant, et qui, peu à peu, se précisa :

— *Maggie… Maggie… Maggie… Maggie…*

Son corps se tendit inconsciemment pour repousser les spectres. Ses lèvres s'entrouvrirent sur un gémissement, premier son qu'elle émettait depuis qu'elle errait dans les limbes, à la limite de la vie.

— *Maggie… Écoute… Maggie… Regarde…*

Elle voulut obéir à cet ordre mais ne parvint à ouvrir les yeux qu'au prix d'un effort surhumain. Devant elle ne se tenait plus qu'une seule ombre qui, graduellement, prit consistance, volute de fumée grise se solidifiant pour, enfin, révéler son apparence définitive. Et, dans la bulle blanche, se dressa la haute stature d'un homme à la chevelure flamboyante, aux muscles puissants, saillants sous sa combinaison noire.

Il était là, si grand, si fort, si réel. Elle voulut tendre la main vers lui mais ses membres refusèrent de lui obéir.

— *Maggie… Maggie, regarde-moi…*

Cela seul lui était permis : voir. Toute son énergie vitale se concentrait dans son regard.

L'homme aux cheveux rouges souriait. Ses yeux verts étincelaient en se posant sur celle qu'il appelait Maggie.

— *Regarde-moi, petite… Te souviens-tu ? Me reconnais-tu ?*

Oui, elle le reconnaissait. Comment aurait-elle pu l'oublier ? Elle acquiesça d'un battement de paupières.

— *Souviens-toi. Je suis George Eaglestone… George-le-Rouge… Le capitaine du* Léviathan… *Eaglestone-le-Pirate…*

Elle savait tout cela. Et ces paroles firent surgir un flot de souvenirs à sa mémoire. Le reflet du soleil sur la coque du *Léviathan* s'efforçant d'échapper à une patrouille de police. Une escale à Port Moona lors de la Fête d'Équinoxe. Eaglestone-le-Rouge debout à la barre de son navire, le guidant d'une main sûre, sombre statue couronnée de flammes, aussi immobile que l'aigle de granit de la proue.

Elle ouvrit la bouche et parvint à articuler un mot, un seul :

— Papa...

Le sourire du Rouge s'accentua :

— *Oui, ton père… Et encore… Souviens-toi…*

Une seconde silhouette prit corps à ses côtés. Une femme, grande, belle, un corps de déesse mis en valeur par la même combinaison noire et, sous une masse de cheveux de jais, un visage exactement semblable à celui de la jeune fille qui reposait dans la bulle de néant.

— *Maggie… Maggie… Et moi… Me reconnais-tu ?*

Sous les cils épais, deux lacs d'or liquide, insondables.

Une nouvelle vague de souvenirs accompagna le nom de la nouvelle venue : Isabelle Eaglestone, Bella-la-Gitane, la panthère farouche et intrépide, seule compagne vraiment digne du Rouge. Un tempérament de feu, une volonté inflexible, un courage hors pair, belle comme une rose aux pétales de nuit. En elle coulait, sauvage et brûlant, le sang des derniers gitans dont elle avait le mystère et la grâce... Bella-la-Sorcière qui savait lire dans les esprits et déchiffrer l'avenir. Sa voix, basse et pourtant très douce, mais qui savait parfois se faire aussi cinglante qu'un fouet, résonna à nouveau :

— *Ma fille, ma petite Maggie, je suis là… avec toi. Jamais je ne te quitterai. Jamais. Mon esprit sera toujours à tes côtés.*

— Maman...

Cette fois, son bras se tendit pour les retenir mais la voix de sa mère se faisait plus lointaine. Et le Rouge et Bella redevenaient flous, silhouettes imprécises, retournant au néant d'où ils étaient sortis il y avait... une heure ? un siècle ? Avaient-ils même jamais été présents ? N'étaient pas autre chose que le fruit du délire de la fille des Eaglestone ?

Eaglestone ! Un nom, une légende...

Emportée à nouveau dans un tourbillon de couleurs, celle que le Rouge appelait Maggie remonta le cours du temps pour assister, spectatrice invisible, à l'histoire de sa famille. Cela, sans doute, ne provenait que de son esprit enfiévré, mais les images qui défilèrent sous ses yeux lui parurent bien réelles.

La bulle de néant se dilata jusqu'à devenir la voûte claire d'un ciel de printemps... Une forêt de mats et de vergues, le cri des mouettes aux ailes de vent, l'odeur forte des embruns, le vaste horizon marin...

En ce matin de mai 1593, un jeune mousse prénommé John embarquait pour sa première course sur l'Atlantique. Troisième fils d'une noble famille anglaise, oublié dans le partage de l'héritage de son père, il avait préféré l'aventure à la pauvreté. Ambitieux, fort et courageux, il ne lui avait fallut que peu d'années pour devenir capitaine et acquérir son propre navire

qu'il baptisa le *Léviathan*. Tout d'abord corsaire au service de la reine Élisabeth Ire, John, qui ne portait pas encore le surnom d'Eaglestone, finit par choisir la piraterie, plus lucrative à son goût. L'avenir lui donna raison : il fit fortune en pillant les comptoirs espagnols des Antilles, abordant et coulant leurs navires. Ainsi prit naissance le Trésor des Eaglestone, fortune colossale que les descendants de John veillèrent à protéger et à accroître au cours des siècles.

En l'an de grâce 1608, John allait avoir trente ans lorsque son *Léviathan* croisa la route d'un galion, le *Libertador*, qui transportait de l'or à pleines cales, détail toutefois secondaire aux yeux du pirate, qui devait, à bord du vaisseau espagnol, faire les deux rencontres les plus marquantes de toute sa vie.

La première possédait des cheveux noirs et des yeux de braise, elle avait dix-huit ans et se nommait doña Soledad de Los Reyes, fille d'un grand seigneur de Maracaibo, que l'on ramenait en Espagne pour la marier à un noble qu'elle n'avait, d'ailleurs, jamais vu. John tomba amoureux d'elle à la minute où, en plein abordage, il la vit, debout sur le gaillard d'arrière, ses cheveux dénoués flottant au vent, armée d'un énorme pistolet. Elle tira sur lui... et le manqua. Il éclata de rire et, sans autre forme de procès, la saisit à bras le corps et la jeta sur son épaule pour l'amener à bord du *Léviathan*. Elle se débattit, l'insulta copieusement – pour une jeune fille bien élevée, elle possédait un répertoire plutôt fourni – lui donna des coups de pieds et de poings, tenta de le griffer, de le mordre, bref se comporta comme une véritable furie. John riait toujours. Lorsqu'il la remit sur ses pieds, elle le gifla... Il l'embrassa. Deux heures plus tard, l'aumônier du *Libertador,* sous la menace d'un pistolet, se voyait contraint de les marier. Ce dont Soledad, au fond, ne semblait pas vraiment fâchée : l'insolent pirate aux cheveux roux lui paraissait si séduisant.

La seconde rencontre fut beaucoup moins tumultueuse, mais tout aussi cruciale pour John. Dans le butin pris sur le galion, se trouvait une statue de granit blanc représentant un aigle, une magnifique œuvre d'art. Le bec entrouvert, les ailes à demi déployées, les serres crispées sur l'os lui servant de perchoir, le rapace semblait incroyablement vivant, prêt à prendre son essor.

Le sculpteur avait pu reproduire, avec une extrême précision, chaque plume dans ses moindres détails. Les pirates ne s'y intéressèrent que pour les deux émeraudes serties à l'emplacement des yeux, mais John, séduit par cette merveille – autant que par Soledad – se refusa à ce que l'on mutilât le grand oiseau. La statue remplaça, à la proue du navire, le grotesque monstre marin figurant un léviathan.

C'est ainsi que John devint *Eaglestone*, l'*Aigle de Pierre*, surnom qui devait rester à jamais lié à la famille.

Famille qui s'agrandit d'ailleurs rapidement. John ne s'était pas trompé en choisissant Soledad. Elle prouva très vite qu'elle était la meilleure des compagnes et un véritable pirate, toujours vêtue en homme et ne dédaignant pas de participer les armes à la main – John lui apprit à tirer ! – aux abordages. L'altière espagnole à l'éducation rigide révéla sa véritable nature aux cotés de son époux à qui, moins d'un an après leur étrange mariage, elle donnait un fils, Jack, le second Eaglestone.

John mourut en 1634, à bord de son cher *Léviathan*, d'une blessure à la poitrine reçue lors de l'assaut d'une ville côtière antillaise. Il légua à son fils son navire, son goût de l'aventure et du combat... et aussi le secret de la cachette du Trésor, secret que les chefs de la famille se transmirent par la suite de génération en génération.

Jack Eaglestone sut se montrer digne de son père, et son fils Peter après lui, puis John II, Craigh, Oliver et tous les autres, au long des décennies, puis des siècles, jusqu'à George-le-Rouge. Coureurs des océans, pillards, assassins, mais aussi bandits au grand cœur, les Eaglestone furent les rois de l'Atlantique Nord. L'un d'eux se risqua jusqu'au Pacifique mais ils se cantonnèrent surtout dans leur fief : la Mer des Antilles. Ils devaient être aussi les derniers vrais pirates, fidèles jusqu'au bout à leur tradition familiale, alors qu'autour d'eux, le monde changeait.

Peu à peu, les grands voiliers cédaient la place aux navires à vapeur et le *Léviathan*, vieux et désuet, ne pouvait plus rivaliser. Les Eaglestone, la mort dans l'âme, durent s'incliner devant le progrès qui les détrônait et les condamnait sans rémission à n'être plus que des fantômes du passé, des pièces de musée.

Pourtant, ils survécurent à la mort de la grande marine à voile.

Le *Léviathan* rentra au port, albatros aux ailes brisées, vestige inutile et pathétique d'une époque à jamais enfuie. Ne pouvant se résoudre à le voir finir sur un chantier de démolition ou pourrir dans un coin de port, son capitaine de l'époque, Brian, préféra le couler au large des côtes anglaises, d'où il était parti, sous le commandement du premier John, dans les dernières années du XVIe siècle.

En le voyant disparaître sous les flots qui l'avaient si longtemps porté, Brian versa les seules et uniques larmes de sa vie d'homme. Il ne conserva du fier navire que les vingt canons de bronze et, surtout, la figure de proue, le grand aigle de granit. Puis, avec sa femme et son fils, John III, il partit se réfugier au nid familial des rapaces de l'océan, vieille forteresse médiévale dressant ses remparts et son donjon sinistre au cœur d'une épaisse forêt du nord de l'Angleterre, dans une région épargnée par le temps et les hommes. Là où les Eaglestone pouvaient encore se croire aux débuts de leur histoire ; où ils revenaient toujours lécher leurs plaies après un revers de fortune.

C'est en ce lieu, aussi cher à leur cœur que l'immense océan, que Brian et John III prirent une décision qui devait orienter l'avenir de toute la famille. Le passé était le passé, la grande piraterie morte à jamais, l'aventure finie et bien finie. Alors, les Eaglestone lancèrent leur nouveau défi au monde. Ils misèrent sur le futur, sur le progrès, placèrent leurs espoirs en des jours meilleurs qui, peut-être, verraient fleurir un nouvel âge d'or des descendants du Grand John. Utilisant le formidable trésor accumulé par leurs prédécesseurs, ils se firent armateurs, mirent sur pied une flotte marchande et se préparèrent à affronter le monde du commerce, leur nouveau champ de bataille. Une nouvelle piraterie naissait alors, celle de la finance. Ils y tiendraient leur rang.

Aussi, lorsque le XXe siècle vit approcher l'an 2000, James Eaglestone se trouvait à la tête d'un colossal empire maritime et financier. Le fameux Trésor n'était maintenant plus constitué de coffre emplis de doublons et de pierreries, mais de marchandises et d'actions, de navires et d'entrepôts.

James avait tout de l'homme d'affaire respectable, sérieux et

sûr de lui. « Un requin des finances », disait-on de lui. Mais qui aurait pu deviner qu'un rêve fou le hantait et que, bien souvent, le fantôme de John l'Ancêtre venait se pencher sur son épaule ? Alors, il abandonnait pour un instant, toujours trop court, les livres de comptes, les graphiques ou les cours boursiers pour se retourner et contempler l'aigle de pierre aux yeux d'émeraude trônant derrière son bureau. Son regard s'attachait alors à celui, si froid, si profond, de l'oiseau quatre fois centenaire, qui semblait le fixer avec ironie.

— Ne crains rien, disait James, un jour viendra où tes ailes fendront à nouveau les airs. Le temps de l'aventure reviendra.

Animé par cet espoir, il suivait avec passion le moindre progrès de la conquête spatiale, attendant le jour où les Eaglestone, grâce à leur fortune et à leurs moyens techniques, pourraient eux aussi se lancer dans la course aux étoiles, pour l'instant réservée aux gouvernements et aux militaires.

Le retour de la piraterie marine n'étant plus à envisager, les Eaglestone faisaient des vœux pour que se développent rapidement les programmes spatiaux. Car plus vite naîtraient les stations orbitales civiles et la nouvelle marine marchande, plus vite les successeurs du Grand John pourraient revenir à leurs premières amours.

Et James, face au grand aigle, imaginait déjà les plans du futur navire, fait pour naviguer sur un océan sans limites, clouté d'îles étoilées ; il voyait déjà le fier oiseau de granit retrouvant sa place à la proue du *Léviathan II*.

À cet instant, le flot d'images mentales cessa brusquement et la jeune fille prisonnière de la bulle de néant crut entendre à nouveau son nom, très loin :

— *Maggie… Maggie…*

Cela ne dura pas. Et l'histoire des Eaglestone, un moment interrompue, reprit son cours accéléré.

James ne vit pas la concrétisation de son rêve. Et son fils Mark arrivait au terme de son existence lorsque fut mises en service la première ligne régulière reliant la Terre à Séléna, la station lunaire. D'abord, il n'y eut qu'un laboratoire installé au fond d'un cratère,

habité par une douzaine de scientifiques et ravitaillé tous les deux mois par une navette. Au fil des années, Séléna s'étendit, prit de l'importance et devint, en l'an 2060, la première Ville de l'espace, avec une population de dix mille habitants, composée dans sa majorité de scientifiques accompagnés de leurs familles.

De Port Terra, en Floride, partaient les navettes hebdomadaires à destination de Port Luna, le spatioport de Séléna : astrobus civils, cargos de marchandises et aussi vedettes de surveillance. Deux stations orbitales étaient en construction et trois autres villes en projet : une sur la Lune, deux sur Mars. Le programme spatial progressait.

Et, pendant ce temps, sur Terre, le 16 mai de l'an 2061, naissait un enfant qui reçut les prénoms de George, John, Brian, James, fils de John V, vingt-deuxième descendant de John-l'Ancêtre, le premier Eaglestone.

Le même jour décollait un vaisseau spatial de conception révolutionnaire, bien plus grand qu'un astrobus, moins massif qu'un cargo, plus rapide qu'une vedette de police. Un splendide appareil, tout de finesse et d'élégance, conçu pour la vitesse et les manœuvres hardies grâce à ses puissants moteurs à fission ; aussi beau et terrifiant qu'un requin d'argent. Redoutable aussi, avec ses vingt bouches à feu, les anciens canons de bronze du premier *Léviathan* dissimulant de puissants lasers. Nul doute que James Eaglestone eut été fier de voir s'élever l'étincelant fuseau, pointant sur l'espace sa proue où John V fixa de ses mains le vieil aigle de granit.

L'espoir insensé qui motiva chaque acte des Eaglestone durant trois cents ans portait enfin ses fruits. Et la légendaire famille, dont l'attente prenait fin, pourrait enfin s'adonner de nouveau à la piraterie, son fluide vital.

Mais, bien entendu, cela n'alla pas sans mal. Et, avant d'assister au jour glorieux du premier vol du *Léviathan II*, John V, son frère Mickaël et Patrick, leur père, durent mener une âpre lutte pour obtenir du Ministère de l'Espace, sous couvert de créer leur propre ligne commerciale entre la Terre et Séléna, l'autorisation de faire construire, outre le vaisseau pirate, cinq autres appareils qui ne ressemblaient pas vraiment à des cargos.

Le Gouvernement Mondial, toujours avide de capitaux, finit par céder. L'empire Eaglestone occupait une place trop prépondérante au sein de l'économie de la Terre pour qu'on lui refuse de prendre part à l'expansion humaine.

Les membres du Présidium ignoraient les véritables motivations des trois hommes d'affaires qui signèrent avec eux le contrat de vente d'un vaste terrain au sud de Séléna. Officiellement, il s'agissait d'y construire un second astroport destiné à la flotte marchande des Eaglestone. En fait, Port Moona – tel fut son nom – devait servir à tout autre chose.

— *Maggie…*

Elle tourna la tête vers Eaglestone-le-Rouge qui se tenait à nouveau près d'elle.

— *Maggie, tu ne dois pas nous juger, moi et ceux qui vécurent avant moi. Nous ne fûmes pas pirates pour tuer et piller par amour de la violence mais parce que c'est notre unique mode de vie, notre religion. Nous avons le goût de l'aventure dans le sang. Nous devons vivre ainsi pour être heureux.*

— Comment pourrais-je te juger, le Rouge ? Ne suis-je pas aussi une Eaglestone ? Fille de pirate, petite-fille de pirate, je suis comme toi, sauvage et intrépide. Je serai toujours fidèle à la mémoire de John-l'Ancêtre.

— *Je le sais, Maggie. Mais la vie te réservera bien des surprises.*

Et la ronde infernale des images reprit.

Port Moona fut construit, ainsi que les cinq navires. L'astroport et sa flotte, d'apparence tout à fait anodine, attendaient leur heure. John V patienta une année avant de jeter bas le masque. Il recruta pour ses navires des équipages composés de voleurs et de hors-la-loi en tous genres. Les hommes du *Léviathan II* furent triés avec soin. Certains descendaient même de l'équipage du premier *Léviathan*, élevés de père en fils dans le culte des Eaglestone.

John V et Mickaël touchaient au but. Ils possédaient leurs vaisseaux, leurs hommes, leur port, autour duquel se construisait déjà ce qui devint les bas-fonds de Séléna. D'ailleurs, tôt ou tard, les pirates spatiaux seraient apparus. John V le savait bien. Sans doute valait-il mieux qu'un pirate par tradition devint le chef, le maître de Port Moona.

Les navettes marchandes de Port Luna furent le premier objectif des forbans ; puis celles qui ravitaillaient *Isis* et *Osiris*, les deux stations orbitales. Plus tard, ce fut au tour des navettes d'Olympus City, la première cité de Mars. Rien n'échappait aux Eaglestone.

Et le Gouvernement Mondial ne pouvait rien y faire. Moona, son port – asile des nefs pirates –, ses docks – bourrés de fret volé –, ses tavernes sordides, ses galeries souterraines aux innombrables ramifications, sa faune d'hommes et de femmes sans foi ni loi... Le *Léviathan II* et ses frères pouvaient en toute impunité s'y poser pour décharger leurs cales, au retour de leurs fructueuses campagnes.

Car la Police Spatiale ne pouvait en aucun cas intervenir à Moona, propriété privée de la Société Eaglestone. Seul le nouveau P.D.G., Mickaël, aurait pu autoriser la police à assainir Moona. Mais il affectait d'ignorer les agissements de son frère dont il s'était officiellement désolidarisé, afin de garder tout son crédit auprès du G.M. Ce qui ne l'empêchait d'ailleurs pas d'apporter une aide discrète et efficace à John V.

Et les années passèrent...

Séléna s'étendait. Sa sœur jumelle, Artémis, vit le jour dans un cratère voisin et le trafic spatial s'intensifia entre le satellite et la planète mère. Parallèlement, Moona prospérait aussi et le G.M. désespérait de venir à bout du port renégat, tumeur malsaine solidement collée au flanc de Séléna.

À bord du *Léviathan*, le petit George grandissait dans le sillage de son père. Avant d'avoir dix ans, il savait déjà tout ce que doit connaître un vrai pirate spatial. Le pilotage n'avait aucun secret pour lui et il se montrait déjà capable de diriger le *Léviathan* sans aide. John V forma lui-même son fils à l'art de l'abordage et lui enseigna comment échapper à la Police Spatiale.

Malgré sa taille et sa masse énormes, le vaisseau pirate pouvait effectuer les acrobaties les plus hardies, obéissant à la fraction de secondes près à la main de son pilote. Et John V était un orfèvre en la matière.

Connaissant son navire de la proue à la poupe, il savait en tirer parti au maximum. George hérita des dons de

son père qui, très fier de son précoce rejeton, voyait en lui un futur grand pirate, aussi grand, peut-être, que John-l'Ancêtre. Ses espoirs ne furent pas déçus.

Lorsque George eut dix-sept ans, John V décida de se retirer de la piraterie active. Il avait cinquante-cinq ans et commençait à se lasser de sa vie aventureuse. Veiller à la bonne marche de Moona lui suffirait désormais amplement. Il s'installa donc avec sa femme dans la somptueuse demeure qu'il s'était fait aménager dans le quartier noble de la base pirate. Il y finit sa vie dans l'opulence, craint et respecté de tous. Des Mooniens, du moins. Car les tentatives sournoises du Présidium de la Terre pour l'assassiner n'avaient pas été rares. Mais toutes furent vaines. Le crime payait... parfois.

Et, à l'âge où tant d'autres adolescents rêvent à l'aventure sur les bancs du lycée, George Eaglestone prit le commandement du *Léviathan II*, fermement décidé à prouver à son père et au monde entier qu'il était le meilleur.

Désormais, pour la jeune fille prisonnière de la bulle de néant, il était inutile de revoir les images du passé pour connaître la fin de l'histoire des Eaglestone. Elle l'avait si souvent entendu raconter par ses parents.

Quelques mois après être devenu le nouveau capitaine du *Léviathan II*, George perdit son chef-mécanicien lors d'un accrochage avec deux vedettes de la Spatiale. Avec l'aide de son père, il trouva un autre mécanicien, très compétent, un génie de la mécanique spatiale mais aussi un être étrange, sombre et secret, qui ne prononçait pas dix mots dans la journée et ne semblait éprouver de tendresse que pour ses machines et, surtout, pour sa fille qu'il amena avec lui. On ne sut jamais son nom, seulement son surnom : *le Gitan*. Il avait les cheveux noirs, le teint sombre et les yeux perçants des derniers tziganes. Sa fille, alors âgée de seize ans, se nommait Isabelle.

La rencontre de George-le-Rouge et de Bella-la-Gitane fut aussi mémorable que celle de John Ier et Soledad, quatre siècles auparavant.

Tout comme l'Espagnole, la sauvage adolescente charriait dans ses veines, non du sang, mais de la lave en fusion et, bien

que très attirée par le jeune pirate à la chevelure de flammes, elle ne se sentait pas disposée à se soumettre sans résistance. De son côté, George était prêt à tout pour dompter celle qui serait le seul amour de sa vie.

Durant plusieurs semaines, le *Léviathan* fut le théâtre d'un véritable duel entre ces deux caractères inflexibles. Qui parvint le premier à séduire l'autre ? Aucun ne fut vraiment vainqueur. Bella, telle une sombre panthère, finit par accepter la domination du maître qu'elle avait choisi et qui se prit de lui-même au piège de la belle sorcière aux yeux d'or.

Désormais, George n'était plus seul. Avec Bella à ses côtés, il pouvait se sublimer. Pour elle, il allait réaliser son grand dessein.

Avant son vingtième anniversaire, Eaglestone-le-Rouge parvint à assurer la suprématie des navires de Moona sur la flotte du G.M. Le jeune capitaine commandait maintenant quinze vaisseaux ultramodernes capables de surpasser en performances les cargos et surtout les navettes de la Spatiale. Seuls, les patrouilleurs des Forces de Sécurité du Système pouvaient constituer une menace. Mais, grâce aux espions que Mickaël Eaglestone possédait au sein du G.M. et du haut commandement des F.S.S., grâce aussi aux étranges pouvoirs de Bella, les pirates pouvaient s'échapper toujours à temps.

Le Présidium de la Terre avait beau mener une âpre lutte contre les Mooniens, bien décidé à exterminer les forbans, rien n'y faisait. Bien au contraire, le Rouge et ses compagnons se montraient chaque jour plus audacieux. Les Terriens rageaient.

À Moona, en revanche, George et Bella devenaient des figures de légende : lui, l'aventurier, le chef invincible, l'Aigle de l'Espace ; elle, la guerrière, la Sorcière, la devineresse dont les talents psychiques permettaient bien souvent aux pirates d'éviter les pièges de la Police Spatiale ou des F.S.S. ; le couple maudit que le Présidium jurait sur tous les tons d'anéantir un jour.

L'un des plus grands besoins des peuples est de se fabriquer des héros, pour les galvaniser dans la lutte, leur redonner le goût de l'idéal, du but. Et les Mooniens avaient George et Bella. Les Terriens eux-mêmes en venaient à admirer cet homme et cette femme hors

du commun qui savaient si bien se jouer de la police et du gouvernement. Chaque individu, anonyme dans la masse humaine, ne rêve-t-il pas d'être lui aussi un hors-la-loi ? Après tout, ces pirates ne semblaient pas si antipathiques que le Présidium voulait bien le faire croire...

George offrit à sa compagne l'amour, la fortune et un empire cosmique sans frontières. En retour, Bella lui donna un fils, Patrice. Une année plus tard, en l'an 2083, ce fut une fille, Margareth, que tous appelaient Maggie.

La jeune fille sentit la présence de sa mère :

— *Est-ce bien la peine d'aller jusqu'au bout ?* souffla l'ombre de Bella. *Tu sais aussi bien que moi ce qu'il advint par la suite.*

— Maintenant que j'ai commencé, autant en finir.

— *Tiens-tu à ce point à revivre ma mort ?*

— Mère...

— *Chair de ma chair, je t'ai tout donné afin de revivre en toi. Puisque mon esprit est sauf, qu'importait mon corps mortel ?*

— Je sais, Mère. Mais l'épreuve fut rude pour toutes les deux.

Peu après la venue au monde de Maggie Eaglestone, beaucoup de choses changèrent. Sur Terre, tout d'abord, puis sur la Lune et les autres Colonies d'Outre-Terre. La menace pour le monde fit son apparition là où elle n'aurait justement pas dû exister, là où personne ne se méfiait : au sein du Gouvernement Mondial lui-même.

Près de quatre-vingt-dix ans auparavant, au tout début du XXIe siècle, après les accords mondiaux interdisant l'usage et surtout la fabrication des armes atomiques, les gouvernements de tous les États de la planète avaient fusionné d'un commun accord, concrétisant ce vieux rêve des Hommes : les États-Unis du Monde. La menace d'un conflit généralisé rendue désormais impossible, les peuples unifiés de la Terre allaient enfin pouvoir s'épanouir librement, sous le sage contrôle du Gouvernement Mondial, lui-même dirigé par un Présidium composé primitivement de neuf membres élus au suffrage universel par les peuples des Neuf Territoires : Europe, Afrique, Est-Asie, Ouest-Asie, Océanie, Nord-Amérique, Sud-Amérique, Arctique et Antarctique. Par la suite devait venir s'ajouter un dixième membre, délé-

gué par les Colonies d'Outre-Terre. Hélas, ce beau rêve ne dura pas cent ans.

En septembre 2087, alors que Bella Eaglestone attendait son troisième enfant, Kaptan Bathala, le délégué océanien, politicien retors et ambitieux qui avait obtenu son poste à force d'intrigues et de corruption, jugea le moment propice à un coup d'état. Il profita d'une réunion plénière du Présidium à Washington, capitale planétaire, pour prendre le pouvoir, avec l'aide de la Garde Civile préalablement soudoyée. Il se fit élire Président unique du Gouvernement Mondial par ses pairs menacés d'une exécution sommaire s'ils n'obtempéraient pas. Le Gouvernement Mondial avait vécu. La Terre tombait maintenant aux mains d'un seul homme offrant toutes les qualités du parfait tyran.

Quelques mois plus tard, le Président Bathala, ce petit homme d'apparence si insignifiante, se couronnait Empereur de la Terre.

Il serait très exagéré de dire que le peuple terrien s'enthousiasma à cette nouvelle, mais la force se trouvait du côté du nouveau souverain. Alors, que faire ? Se résigner. Et les Terriens se résignèrent.

Par contre, les Colonies d'Outre-Terre : Artémis de la Lune, Olympus City et Green Man City de Mars, les stations *Isis* et *Osiris*, avec Séléna à leur tête, se regroupèrent sous la bannière de la Confédération du Libre Espace.

Vaine révolte, sans doute, des colons qui se voulaient indépendants alors que leurs besoins en nourriture et en matériel les liaient au bon vouloir de la Terre. L'Empereur le savait bien et décida le blocus des Colonies. Réduire la Confédération par la famine était la solution la plus pratique et, surtout, la plus économique. Le trafic des navettes stoppa du jour au lendemain. Seuls croisaient encore les navires de la Spatiale, des F.S.S... et de Moona.

Décrire l'état d'esprit du Rouge est impossible. Jadis, le pirate ne portait déjà pas le G.M. dans son cœur mais, désormais, il haïssait l'Empereur et celui-ci le lui rendait bien.

Privés de leur gagne-pain, les pirates se transformèrent alors en contrebandiers, utilisant leurs énormes réserves pour ravitailler les Colonies. George fit appel à son oncle Mickaël et

à la Société Eaglestone, bien que celle-ci, comme toutes les grandes puissances économiques, ait vu sa puissance muselée, par décision de S.M.I. Kaptan Bathala Ier.

Ce devait être le début d'une guerre sans merci.

Le troisième enfant de George et Bella vit le jour : ce fut un garçon, Pascal. Sa venue n'apporta qu'une brève éclaircie dans les jours sombres de cette époque troublée.

Malgré l'aide des pirates, la résistance des Colonies Confédérées s'affaiblissait. Olympus City et Green Man City, les plus éloignées, les plus isolées, succombèrent les premières. Elles durent subir, durant de nombreuses années, l'occupation des troupes impériales et toutes les humiliations des vaincus.

En 2093, l'Empereur décida de porter un coup décisif aux révoltés : il ordonna la destruction pure et simple de la station *Isis* et de ses quinze mille habitants.

L'attaque eut lieu alors que la roue orbitale se trouvait encore en cycle nocturne. Personne ne se rendit compte de ce qui allait se produire. Bathala Ier avait mobilisé pour l'occasion la plus grande partie des unités des F.S.S : patrouilleurs standards, croiseurs lourds servants habituellement à la surveillance des planètes-colonies et, surtout, les deux super destroyers récemment sortis du Grand Chantier Orbital. Prise sous le feu combiné des navires de guerre, la malheureuse station n'eut même pas le temps d'envoyer un message de détresse. En quelques minutes, les lasers et les canons à protons anéantirent *Isis*, n'en laissant que quelques débris flottants.

L'annonce de la catastrophe plongea dans une stupeur horrifiée la Terre et ses Colonies. Nul n'aurait imaginé que l'Empereur oserait aller à de telles extrémités. *Osiris*, ses dirigeants et sa population démoralisés, se rendit dans la semaine qui suivit.

Seule la colonie lunaire, soutenue par le clan Eaglestone, résistait encore. Le monarque de la Terre semblait mener une lutte personnelle contre George.

Les combats spatiaux entre les pirates et les impériaux devenaient quasi quotidiens.

À Séléna et Artémis, le mot d'ordre était : « tenir, tenir jus-

qu'au bout. » Les quinze mille morts d'*Isis* réclamaient vengeance et refusaient de se laisser oublier.

Cette même année, Maggie Eaglestone atteignit son dixième anniversaire. Vive et gracieuse, elle promettait déjà de devenir aussi belle que sa mère – non pas son reflet exact mais un même visage pour deux êtres distincts. Elle avait les mêmes yeux d'or que Bella, mais ses cheveux sombres s'éclairaient de reflets roux hérités de son père.

De la belle gitane, Maggie tenait aussi le caractère impétueux, impatient, une folle témérité qui la poussait à prendre tous les risques et aussi une farouche douceur envers ceux qu'elle aimait, une immense bonté d'âme pour ceux qui souffrent. Elle possédait aussi le mystère de Bella et ses dons de prémonition.

Aimant l'action et l'aventure, elle apprit très jeune, comme tous les enfants Eaglestone, à se servir d'un pistolet laser et à piloter, à la grande joie de son père qui aurait pourtant préféré qu'elle soit un garçon.

Car George cachait en son cœur la déception que lui causait son fils aîné, Patrice, qui lui ressemblait pourtant physiquement, avec son visage et ses yeux verts, sous une épaisse chevelure auburn. Mais, doté d'un esprit rêveur, le jeune garçon souhaitait mener la vie calme d'un simple mécanicien spatial ; vie bien différente de la sienne, parmi les pirates, à Moona.

Ce qui ne l'empêchait pas de faire preuve d'une inépuisable bonne humeur et d'un sens parfois douteux de la plaisanterie. Mais, au désespoir de George, Patrice ne possédait pas l'*esprit Eaglestone.*

Et le capitaine du *Léviathan*, devant le manque d'enthousiasme flagrant de son fils pour la profession familiale, songeait que John Ier devait se retourner dans sa tombe.

— *C'est vrai que Patrice est un marginal,* remarqua pensivement l'ombre de Bella. *Je me demande d'où il peut le tenir…*

— Je n'en sais rien, mais quelle importance ? C'est mon frère et je l'aime, malgré ses défauts.

— *Tu as bien raison, petite fille… Ah ! Où sont donc ces douces années où nous étions si heureux, tous les cinq ? Notre bonheur aura été bien court. Te souviens-tu, Maggie ?*

— Oh oui, Mère ! J'ai revécu bien souvent cette scène. Je nous revois comme si c'était hier...

D'anciennes images affluaient à son esprit :

— Je venais d'avoir quatorze ans. C'était quelques mois après la reddition de Séléna, la dernière colonie à résister à l'Empereur.

— *2097*, reprit Bella, *funeste année pour tout le système solaire : les Colonies occupées, la Terre sous la coupe d'un fou, la société Eaglestone confisquée après le meurtre de Mickaël et de son fils… Seule Moona était encore à peu près sûre, les Impériaux n'osant guère s'y risquer.*

— Sauf cette fameuse nuit ! C'était deux jours après la Fête d'Équinoxe. Nous étions dans notre maison de Moona. Père venait de partir avec le *Léviathan* pour un raid sur Terre.

— *La première fois que ton père partait seul, que nous nous séparions. Notre première et fatale erreur.*

— Nous nous trouvions dans le salon, devant la cheminée où brûlait un feu de vrai bois. Tu étais assise dans le fauteuil de grand-père John, Pascal sur tes genoux, Patrice et moi à tes pieds, sur le tapis. C'était si rare une soirée au calme...

— *Qui nous a trahis ? Qui a révélé aux Impériaux que j'étais seule à Moona ? Depuis le temps qu'ils tentaient de me capturer.*

— Père n'a jamais su. Pourtant, il a cherché... après. Mais il n'a jamais découvert qui c'était.

— *Qu'importe ? J'avais vu, déjà, ce qui devait se produire. C'était mon destin, je n'aurais pu y échapper.*

— Les soldats sont arrivés. Ils étaient nombreux et armés jusqu'aux dents... contre une femme et trois enfants !

— *Contre des Eaglestone, Maggie. Ce qui explique leur attitude. Ils étaient les plus forts mais ils avaient peur de moi.*

— Ils nous ont emmenés à Séléna, toi enchaînée comme une criminelle...

— *Je l'étais pour eux.*

— Et nous libres. Sans doute nous jugeaient-ils trop jeunes pour être dangereux.

— *Sans doute. Mais ils avaient tort. Même jeunes, des Eaglestone sont des Eaglestone.*

— Toute la population de Séléna était rassemblée sur la place Apollo. Ils nous attendaient.

— *J'entends encore leurs cris. Contre moi… contre les Eagle-stone qui les ont aidés durant des années et sauvés de la famine.*

— Leurs cris sonnaient faux, Maman. Ils ne m'ont pas trompée. Ils y étaient obligés par ordre de l'Empereur.

— *Tu as peut-être raison. Moi, je n'y pris pas garde, sur le moment. Mon esprit était déjà tourné vers un plan supérieur.*

— Au centre de la place se dressait un bûcher. Un bûcher ! Mon Dieu ! Une telle barbarie à la fin du XXIe siècle !

— *L'Empereur l'a voulu ainsi. Maintenir le peuple dans l'obscurantisme est le meilleur moyen de le tenir en laisse… Lorsqu'ils m'ont liée sur la bûcher, j'ai entendu le rire de toutes mes sœurs sorcières dont le trépas, au cours des siècles, vint des flammes. Ces idiots croyaient me détruire. S'ils avaient su qu'au contraire ils délivraient mon esprit de sa prison charnelle. Libérée de mon corps, je devenais encore plus puissante !*

— Cela, je le savais. Aussi, j'ai pu regarder sans émotion ou presque. Mais Pascal et Patrice, eux, ne possèdent pas le don de prescience. Ils ignoraient ce que nous avions vu, toi et moi. Ce fut une expérience atroce et traumatisante pour eux. Puis nos hommes, qui nous avaient suivis depuis Moona, passèrent à l'attaque pour nous délivrer. Mais pour toi, il était trop tard.

— *Jamais je n'ai pardonné à ces monstres de vous avoir imposé ça, de vous avoir forcé à regarder brûler votre mère ! Ma mort, ce n'était rien. Mais vous, vous, mes enfants… Tout ce qu'il advint à l'Empereur par la suite, j'en suis la cause. Je voulais qu'il souffre. Juste retour des choses, non ? L'accident qui tua sa concubine favorite, c'est moi. La maladie incurable et inconnue qui emporta son fils, c'est moi. Sa main paralysée, c'est encore moi !*

Un silence pesant suivit l'exclamation de Bella, puis :

— *Écoute, ma fille*, reprit-elle. *Avant de mourir, j'ai eu une vision de ton avenir : j'ai vu un aigle blanc tenant dans son bec une rose bleue. Une grandiose destinée t'attend. Des peuples marcheront derrière toi. Ces gens t'adoreront à l'égale d'une déesse.*

— Mais comment ? Quel avenir peut bien m'attendre dans ce monde perverti à tel point que nous avons dû le fuir ?

— *Un autre univers, enfant, loin dans l'espace et le temps. Ton père a eu raison de te mettre à l'abri. Bientôt, très bientôt, l'Aigle Blanc pourra prendre son essor. L'Aigle Blanc, c'est toi, Maggie. Souviens-toi de cela : tu seras liée toute ta vie à l'image de l'Aigle Blanc. L'Aigle, Maggie… Tout comme*

moi, tu ne saurais échapper à ton destin. Bientôt, tu pourras ouvrir tes ailes, prendre ton envol. Oui, bientôt…, promit la voix.

— Mère, explique-moi.

— *Non, Maggie, je n'ai plus rien à te dire. Souviens-toi seulement de l'Aigle Blanc. Dans peu de temps, tu vas sortir de ton long sommeil. George a eu raison. Ton heure va sonner. Tu n'avais pas ta place à notre époque.*

— Mon sommeil touche donc à sa fin ?

— *Oui, petite fille. Tes yeux vont s'ouvrir. Bientôt, bientôt…*

Maggie voyait le visage de sa mère flotter devant elle, étrangement flou, ses cheveux longs comme des algues noires.

Oui, elle dormait depuis si longtemps dans les glaces du caisson cryogénique, depuis si longtemps...

Après la mort de Bella, George, totalement désemparé, vit s'effondrer son univers. Les Eaglestone entamèrent alors la descente aux enfers qui devait les conduire à l'ultime défaite. Le Rouge et ses trois enfants, derniers survivants de l'illustre famille, se trouvèrent bientôt seuls, traqués de toute part. Même Moona n'était plus sûre pour eux. Et le *Léviathan*, jadis invaincu, devait maintenant fuir sans cesse devant les Impériaux. Bathala allait-il remporter la victoire ?

Mais, même acculé, le Rouge n'était pas homme à se rendre. Jamais, au cours de leur longue histoire, un Eaglestone ne s'était rendu. Plutôt mourir !

Il restait peut-être un espoir. Le seul ami qui n'abandonna pas le dernier des pirates était un terrien, Franck Stellaris, jeune chercheur de grand talent mais dont les travaux se trouvaient menacés par la politique d'obscurantisme de l'Empereur. Spécialisé dans l'hibernation humaine prolongée, il venait tout juste d'atteindre son but. Aussi n'hésita-t-il pas à proposer son aide à son ami. La cryogénie n'était pas encore tout à fait au point, soit. Mais si George et les siens voulaient prendre le risque...

Le Rouge savait qu'il ne pourrait plus tenir longtemps face à l'Empereur.

Ne valait-il pas mieux pour les Eaglestone trouver leur salut dans la fuite ? La Terre et la Lune leur étaient interdites... *mais seulement à leur époque !* Le futur s'ouvrait à eux.

Alors, comme Brian et John V, jadis, George se tourna vers

l'avenir. Franck Stellaris lui offrait la possibilité de recommencer une autre vie, qu'importaient les risques ? Les Eaglestone ne reculaient jamais. Et George, ses trois enfants et les huit hommes d'équipage restés fidèles allaient s'endormir, pour longtemps peut-être, afin d'échapper au Tyran fou qui conduisait le monde à sa perte.

Le Rouge arrêta rapidement ses plans : lui et ses hommes prendraient place à bord du *Léviathan* que son capitaine conduirait en lieu sûr avant de s'enfermer à son tour dans son caisson. Et, avec son équipage de morts-vivants, le navire pirate traverserait le temps, dans l'attente de jours meilleurs. Maggie et ses frères, eux, demeureraient sur Terre, sous la protection de Stellaris puis de ses descendants. Ils ne reviendraient à la vie qu'après un laps de temps déterminé.

Ainsi fut fait. Le sixième jour de juin 2099, Margareth Isabelle Georgia Eaglestone s'allongea dans son caisson cryogénique. La dernière image qu'elle emporta du monde fut le visage de son père penché sur elle et qui lui souriait. Alors qu'elle sombrait dans l'engourdissement, elle eut soudain le pressentiment qu'elle ne le reverrait plus avant très longtemps et qu'il rejoignait d'ores et déjà sa mère parmi ses souvenirs... Moona et ses tavernes, les jardins de Séléna, le ciel de la Terre, les couchers de soleil sur l'océan... jamais plus elle ne pourrait les contempler, jamais plus.

Bella avait dit : « Un autre univers. »

Et Maggie, dans un ultime instant de lucidité, eut sa première vision du futur : elle vit un aigle blanc, perché sur une énorme boule bleue, prendre son essor et franchir l'espace pour se poser sur une autre boule, verte celle-ci, où se trouvait déjà un grand aigle couleur de nuit. L'aigle blanc, c'était elle. Le globe bleu représentait certainement la Terre. Mais le globe vert ? Et l'aigle noir ? Les glaces du sommeil se refermèrent sur elle sans qu'elle ait pu répondre à ces questions.

Et, maintenant, l'ombre de sa mère lui annonçait que l'épreuve tirait à sa fin. Mais pourquoi l'histoire des Eaglestone venait-elle de se dérouler sous ses yeux ?

— *C'est ton héritage*, chuchota une voix dans son esprit. *Tu portes en toi notre avenir. Tu es la dernière Eaglestone.*

— Non ! se révolta-t-elle. Il y a mon père, mes frères !

— *Ils ne comptent pas. Toi seule ramèneras au zénith le nom des Eaglestone.*

— Non... Non...

— *Accepte ton destin, Maggie de l'Aigle Blanc. Tu ne peux y échapper. Ta vie est déjà écrite et nul ne peut rien y changer.*

— Non !

Elle se débattit pour fuir cette voix et ce fut comme si la bulle de néant explosait. Elle tomba, tomba, tomba...

— Maggie, tu m'entends ? Maggie !

Retour aux perceptions normales : le sang qui bat dans la veine, sur la tempe ; le contact d'un tissu soyeux sur la peau ; une sensation de chaleur sur le visage. Bras et jambes engourdis, impossible de bouger. Une étrange lueur rougeâtre – non, pas si étrange, qui filtre simplement à travers ses paupières closes. Et le bourdonnement assourdi...

Tous les fantômes du passé retournèrent au néant. L'esprit vide, calme, après l'effrayante tempête mentale qui l'avait agitée, Maggie s'abandonna avec délice à la tiédeur de la couche où elle reposait. Elle se sentait trop lasse pour ouvrir les yeux. Où était-elle ? Et, surtout, quand ? Elle l'ignorait encore. Une seule certitude : elle ne se trouvait plus dans le caisson.

Elle entrouvrit les paupières. Et, blessée par la lumière, pourtant tamisée, les referma aussitôt. Pas assez vite, toutefois, pour ne pas avoir eu le temps de distinguer deux vagues silhouettes claires, à la limite de son champ de vision.

Elle prit alors conscience que le bourdonnement assourdi était en fait un bruit de voix. Il lui fallut encore un moment pour parvenir à distinguer deux timbres différents : l'un, grave, appartenait à un homme d'âge mûr ; l'autre, plus doux, semblait être celui d'une jeune femme.

— Veux-tu que je te relève, ma chérie ? Tu sembles épuisée.

— Merci, Père, mais je ne veux pas la laisser. Je pense qu'elle va reprendre conscience d'une minute à l'autre, maintenant.

— Voyons, Plutonia, je peux aussi bien la surveiller.

— Non, je préfère rester.

— Comme tu voudras.

Maggie entrouvrit à nouveau les yeux. Sa vision était redevenue claire.

L'homme se tenait au pied du lit. Il paraissait avoir une cinquantaine d'années. Grand, sympathique, les cheveux poivre et sel, un visage énergique encadré d'une courte barbe grisonnante, il portait une longue robe blanche dont le col et les poignets, de couleur bleue, s'harmonisaient avec l'oiseau d'azur aux ailes étendues qu'il arborait sur la poitrine. Le même symbole se retrouvait sur la courte tunique blanche de la jeune fille d'environ vingt ans assise dans un fauteuil de tubes chromés et de Plexiglas. Elle avait de longs cheveux blonds et les mêmes yeux bleu turquoise que son père.

La chambre était blanche, ainsi que les quelques meubles, de forme un peu déroutante, disposés le long des murs. Il flottait une vague odeur d'hôpital.

Maggie examina encore le visage franc et ouvert de la jeune fille, sans doute une infirmière. Et celui qu'elle appelait son père devait être médecin. Ils étaient curieusement vêtus, songea la fille des Eaglestone. Puis elle rit intérieurement en réalisant la stupidité de sa réflexion : tant de siècles s'étaient écoulés depuis son époque qu'elle n'avait pas le droit de trouver quoi que ce soit étrange. En fait, maintenant, c'était elle la curiosité...

Une insurmontable lassitude l'envahit soudain et ses yeux se refermèrent malgré elle. Tout était si loin, si loin. Elle se trouvait exilée, déracinée et projetée dans un autre monde dont elle ne savait encore rien, séparée de tout ce qui avait été son univers.

Un seul point positif : puisqu'elle avait compris les paroles des deux inconnus, c'est que l'*Omni-Langue* était toujours en usage. Maggie parlait trois langues : l'anglais, en usage à bord du *Léviathan* par fidélité à John-l'Ancêtre ; le français, langue maternelle de Bella.

Et, bien sûr, le langage véhiculaire, l'*Omni-Langue*, adoptée en 2026 par tous les états de la Terre qui purent ainsi mieux se comprendre.

De nouveau, la fatigue la submergea. Elle se détendit, se laissa à nouveau bercer par la douceur confortable du lit et sombra sans

transition dans un profond sommeil réparateur. Son réveil fut tout aussi soudain. Elle se sentit fraîche et reposée, parfaitement en paix avec elle-même et prête à affronter sa nouvelle existence.

Un court instant, les fantômes se manifestèrent aux confins de son esprit. Mais Maggie ne se sentait plus disposée à leur donner asile. Ils représentaient le passé, si lointain, et seul le futur comptait désormais pour la jeune fille. Aussi les ombres se retirèrent-elle sans insister davantage. Seule Bella s'attarda :

— *Maggie…*

Ce n'était qu'un chuchotement mental à peine perceptible :

— *Maggie, nous allons te laisser en paix. Nous n'avons plus à intervenir avant longtemps. Notre heure n'est pas encore venue. Cette étrange partie de ton esprit qui nous héberge va se mettre en sommeil.*

— *Vous ne me torturerez plus comme vous venez de le faire ?*

— *Nous devions nous rappeler à ton souvenir, ma fille. La cryogénie a une fâcheuse tendance à effacer la mémoire et il est indispensable que le patrimoine spirituel de notre famille soit conservé. Tu en es la dépositaire, Maggie, sois-en digne.*

Puis, sans prévenir, Bella disparut, rejoignant dans les limbes ses immatériels compagnons, et laissant Maggie inquiète au sujet de ses frères. Patrice et Pascal avaient-ils aussi reçu la visite des Eaglestone du passé ? se demanda-t-elle. Leurs souvenirs ne seraient-ils pas abolis par l'hibernation ?

Mais Bella resta muette. Elle avait dit vrai : les pouvoirs surnaturels de la jeune fille dormaient, comme s'ils n'avaient jamais existé. Maggie ne pouvait plus communiquer avec l'esprit de sa mère. Elle se sentit comme amputée.

Puis elle se décida à ouvrir les yeux et à faire officiellement son entrée dans le monde ; ce qui, malgré son courage et ses fermes résolutions, n'allait pas sans l'effrayer quelque peu.

La première chose qu'elle vit fut un plateau garni, disposé sur une petite table près du lit, et qui lui fit réaliser qu'elle mourrait de faim. Ensuite seulement, elle s'avisa de la présence de Plutonia, endormie dans son fauteuil.

Maggie sourit et, jugeant inutile de réveiller la jeune infirmière, entreprit de se redresser. Elle dut d'y reprendre à deux fois car ses membres ne lui obéissaient plus. Elle parvint pourtant

à coordonner ses mouvements au prix d'un épuisant effort et se retrouva assise, un peu haletante. Elle grimaça en découvrant les traces bleuâtres laissées par les multiples tubes et perfusions sur la peau devenue blafarde de ses avant-bras.

Tendant une main encore tremblante vers le plateau, elle prit un verre fait d'une matière plastique blanche, empli d'un liquide opalin. Ses doigts affaiblis par l'interminable sommeil, ne purent serrer le récipient qui glissa et s'écrasa au sol, éclaboussant de son contenu le mur et les meubles proches.

Réveillée en sursaut, Plutonia fit un bond sur son siège et se retrouva debout avant même d'avoir ouvert les yeux. Maggie se retint de rire devant son air égaré et lui sourit gentiment :

— Bonjour, dit-elle. Je suis désolée de t'avoir réveillée. J'avais soif mais le verre m'a échappé.

Puis elle se tut. Une foule de questions se pressait sur ses lèvres mais elle dut d'abord attendre que Plutonia ait émergé.

La jeune infirmière se frotta les yeux, puis fixa Maggie avec incrédulité. Elles restèrent plusieurs secondes face à face, sans bouger ni parler. Enfin, Plutonia se décida. Elle s'avança timidement d'abord, puis d'un pas plus assuré, et vint s'asseoir au bord du lit de Maggie dont elle prit la main. Ses yeux brillaient de joie, mais on y lisait aussi une infinie bonté.

— Enfin te voilà éveillée, prononça-t-elle doucement. Bienvenue parmi nous, ajouta-t-elle avec un grand sourire.

— Merci de ton accueil, répondit la fille de George, très émue, merci de tout cœur... Je me sens tellement perdue. J'ai besoin d'amitié pour m'aider à comprendre ce nouveau monde. C'est... c'est un peu une seconde naissance pour moi.

— Je t'aiderai, promit Plutonia.

Elles échangèrent un sourire. Elles étaient amies. Une amitié qui devait durer toute leur vie.

— J'ai tant de choses à demander.

— Je t'écoute, fit Plutonia, amusée.

— Tout d'abord, je voudrais connaître... la date !

— Mais c'est tout naturel, voyons ! Nous sommes très exactement le 109e jour de l'an 217... Oui, ajouta la jeune infirmière devant l'incompréhension évidente de Maggie, la datation a

changé. Nous avons abandonné l'ancien système parce que... parce que cela rappelait de trop mauvais souvenirs. Elle se tut un instant puis reprit : Je me suis renseignée, prévoyant ta question. Selon la datation de ton époque, nous serions le 19 avril 2987.

— 2987, répéta pensivement la fille des Eaglestone, neuf cents ans... neuf cents ans de sommeil. Comme c'est long.

— J'ai peine à l'imaginer, avoua Plutonia avant d'ajouter avec un sourire : Tu sais, il y a longtemps que je te connais.

— Ah ?

— Oui... Dans mon enfance, souvent, nous allions vous voir, mon frère et moi, vous contempler dans vos caissons cryogéniques. Et nous rêvions que, peut-être, ils vous libéreraient un jour, que vos yeux s'ouvriraient. Aussi, lorsque mon père nous a annoncé, il y a deux semaines, que le compte à rebours venait de commencer, c'était... c'était...

Sa gorge se noua, elle ne pouvait trouver les mots pour exprimer la joie incrédule qui fut la sienne, en ce jour où elle apprit le prochain retour à la vie des survivants du passé ; où elle sut que son rêve devenait réalité.

— Pourquoi ? demanda Maggie. Chacun pouvait donc nous rendre visite ? Comme à une exposition ?

— Oh non, bien sûr ! se récria Plutonia. Depuis neuf cents ans que vous avez été confiés à la garde de notre famille, nous avons toujours veillé fidèlement sur vous, vous gardant à l'abri de tout danger. Qui sait ce qui se serait produit si l'on avait appris votre existence ? Les enfants du légendaire Eaglestone-le-Rouge ! Peut-être aurait-on voulu vous éveiller avant la date prévue et cela aurait été extrêmement dangereux.

— Alors, si je comprends bien, tu es une Stellaris ? Une descendante de Franck ?

— Oui, c'est bien mon nom, confirma la jeune infirmière avant de préciser : Je suis Plutonia Stellaris et mon père est le professeur Antarès Stellaris.

— Franck a donc tenu la promesse faite à mon père.

— Je n'arrive pas à croire que tu as connu mon ancêtre Franck. C'était un grand homme, n'est-ce pas ?

— Il était encore jeune, lorsque nous avons... quitté cette époque, mais il possédait déjà un brillant palmarès de découvertes, notamment celle qui me permet d'être là aujourd'hui : la congélation des corps humains vivants. Mais comme tous les chercheurs de son temps, menacés par l'Empereur, il devait ou renoncer à ses travaux ou se cacher pour les poursuivre. J'ignore quelle solution il a choisie.

— La seconde, bien sûr. Jamais il n'aurait renoncé à son œuvre. Il rejoignit un collège de savants qui préférèrent les dangers de la clandestinité à la lâcheté du renoncement. Ce fut autant pour continuer à travailler sur l'hibernation que pour vous protéger, ton frère et toi.

— Mes frères, corrigea Maggie, soudain alarmée. Il y a mes deux frères, Patrice et Pascal.

L'expression de Plutonia amplifia ses craintes. Visiblement, la jeune infirmière ne comprenait pas.

— Non, avoua-t-elle enfin, je n'ai jamais vu que deux caissons. Il n'a jamais été question d'un troisième.

Maggie cacha son visage dans ses mains. Deux sarcophages ? Un seul frère ? Qu'est-ce que ça signifiait ?

— Mais… pourquoi ? sanglota-t-elle. Que s'est-il passé ?

— Cela, je l'ignore, dit Plutonia en entourant de son bras les épaules de la jeune fille. Mais il y a un moyen de le savoir.

— C'est vrai ? fit Maggie, pleine d'espoir. Lequel ?

— Interroger mon père. Lui seul a accès aux *Chroniques* des Stellaris. Mon frère et moi n'en connaissons que les grandes lignes, ce qu'on enseigne aux enfants. Mais le chef de famille, lui, peut en apprendre tous les détails.

— Oui, il faut le lui demander. Mais, dis-moi, qui est-ce ? Je veux dire : lequel de mes frères ?

— Patrice, répondit Plutonia, c'est Patrice qui est avec toi. Lui aussi est en phase de réveil. Bientôt, vous serez réunis.

Maggie demeura un long moment appuyée sur l'épaule de sa nouvelle amie, afin de retrouver tout son calme. Qu'avait-il bien pu se produire pour que seuls Patrice et elle soient confiés à la garde des Stellaris ? Le Rouge, au dernier moment, décida-t-il de garder son fils cadet avec lui ? Ou bien un accident ? Pascal

était encore si jeune pour supporter la cryogénie. Mais, avant de le savoir, il fallait encore attendre. Le professeur Antarès détenait la réponse. Jusque là, patience.

— Je crois que j'ai faim, fit-elle soudain. Puis elle ajouta avec un sourire narquois, preuve qu'elle retrouvait sa bonne humeur naturelle : C'est vrai, cela fait neuf cents ans que j'ai pris mon dernier petit déjeuner !

Un éclat de rire de Plutonia ponctua cette phrase.

— Tu as raison, à table ! Elle plaça le plateau sur les genoux de Maggie : Régale-toi. Pendant ce temps, j'irais prendre des nouvelles de ton frère et demander à mon père si nos *Chroniques* contiennent la solution à ton mystère.

— Merci, Plutonia.

— Oh ! c'est tout naturel, tu sais. Vous m'êtes tellement sympathiques, Patrice et toi.

En la voyant se détourner et sortir rapidement pour cacher la subite rougeur de son visage, Maggie se demanda si son frère aîné, jadis grand collectionneur de conquêtes féminines, n'avait pas fait – inconsciemment cette fois – une victime de plus. Cela ne l'aurait pas étonnée : il n'y avait que lui pour séduire une fille même en dormant !

Une fois son repas achevé – les mets nouveaux ne lui ayant pas parus désagréables – elle reposa le plateau sur le chevet, s'installa confortablement pour dormir et ferma les yeux pour prier dans un murmure plein d'espoir :

— Papa, Maman, donnez-moi la force de m'adapter à ce nouveau monde pour connaître enfin une vie normale.

LÉGENDES

Robe de neige, yeux de saphir, corne de cristal,
Il parcourt l'éther, Naspher-Laïrys,
Eternel combattant de la cause lumière.
Robe de cuivre, yeux d'émeraude, ailes de flammes,
Il est l'antagoniste, Semer-Thyoniis,
Dévastateur de mondes de la cause sinistre.
Étalons des Etoiles, comètes éblouissantes,
À jamais affrontés dans l'espace profond.
Âme unique en deux corps, ils lutteront pourtant,
Frères toujours ennemis, l'un pur, l'autre maudit.

Si tu croises sa route, marin infortuné,
Du rouge astre mortel, détourne ton navire.
Tu peux suivre sans crainte, voyageur égaré,
L'errance immaculée de la blanche astrolithe.
Tu connaîtras de l'un l'agonie du naufrage,
L'autre t'amènera vers les ports assurés.

Princesse Shaalys de Sorar,
Odes à l'Etoile du Matin La Lutte.

Maggie bailla, se frotta les yeux et s'étira avec délice. Un coup d'œil à la pendule murale lui apprit qu'elle avait fait le tour du cadran. Les chiffres à cristaux liquides indiquaient neuf heures du matin.

Elle quitta son lit et, les pieds nus, se rendit à la salle de bains. La porte coulissa sans bruit devant elle, pour se refermer dès qu'elle fut entrée. Là, elle se fit couler un bain. L'agencement des appareils sanitaires ne différait guère de ce qu'elle avait connu au XXIe siècle.

La grande vasque circulaire s'emplit rapidement et l'eau finit par s'arrêter d'elle-même. Avec un soupir d'aise, Maggie se dépouilla de sa chemise de nuit et descendit les deux marches de la baignoire. Retenant d'une main sa longue chevelure,

elle s'allongea avec précaution sur les dalles de verre lumineuses, dans l'eau agréablement tiède.

— Mmmm, que c'est bon.

À son époque, dans les Colonies comme à bord des vaisseaux, l'eau était rare et précieuse. Pas question d'en gaspiller la moindre goutte et l'on devait se contenter de douches soniques. Elle n'avait connu le plaisir d'un vrai bain que lors de ses séjours sur Terre et ne pouvait que se féliciter que ces restrictions ne soient désormais plus de mises.

Maggie appuya sa nuque sur un évasement au bord de la baignoire : l'eau se mit alors à tournoyer et une mousse légère se forma à la surface. Puis elle se redressa et enduisit son corps de cette mousse onctueuse au suave parfum de rose. Une délicate attention de Plutonia à qui elle avait confié qu'il s'agissait de sa fleur préférée.

Elle sourit en songeant à son amie. La fille d'Antarès, contrairement à ce qu'avait tout d'abord cru Maggie, n'était pas infirmière mais étudiante en médecine. Son père et elle, comprenant combien les enfants de Georges se sentaient déroutés, s'instituèrent leurs guides dans leur nouveau monde.

Pourtant, quand, après être demeurés une semaine à l'hôpital – dont Antarès se trouvait être le directeur – Maggie et son frère se sentirent assez forts pour quitter définitivement leurs chambres aux fenêtres opacifiées et affronter le monde extérieur, le savant et sa fille, curieusement, se montrèrent réticents, trouvant toutes sortes de raisons pour retarder la sortie des deux Eaglestone.

Finalement, après plusieurs jours de tergiversations, Maggie, qui n'avait jamais brillé par la patience, avait décidé d'en finir. Profitant d'une visite de Plutonia, elle était allée s'adosser à la porte de sa chambre et, les bras croisés, avait prononcé d'une voix calme, mais ferme :

— Et maintenant, tu ne sortiras pas d'ici tant que tu ne m'auras pas expliqué pourquoi vous hésitez tant, ton père et toi, à nous laisser quitter cet hôpital.

Saisie, Plutonia avait fait un pas en arrière, esquissant un geste de défense :

— Pas… de raison particulière, balbutia-t-elle. Nous voulons juste vous laisser le temps de vous remettre.

— Pourquoi me prends-tu pour une idiote ? avait répondu Maggie, une note attristée dans la voix. Nous sommes en pleine forme, tu le sais. Quoi que ce soit, nous finirons bien par le savoir. Alors, tôt ou tard...

Tête basse, Plutonia avait gardé le silence, en proie, semblait-il, à un cruel dilemme.

— Réponds, avait insisté Maggie. Pourquoi nous empêche-t-on de sortir à l'air libre ?

La réponse de son amie, prononcée d'une voix sourde, l'avait clouée sur place :

— C'est impossible... parce que... il n'y a plus d'air libre !

Il avait fallu une minute à la fille de George pour retrouver l'usage de la parole. Plus d'air libre ? Qu'est-ce que cela signifiait ?

— Pourrais-tu... t'expliquer ?

— C'est difficile, Maggie, très difficile. Il faudrait que je te raconte tout depuis le début, mais c'est si long, si compliqué...

Elle était allée s'asseoir sur le lit et avait tendu la main. Ses yeux brillaient, comme emplis de larmes mal contenues.

— Viens près de moi... Et surtout garde ton calme.

Maggie s'était contrainte à bouger et, d'un pas mécanique, avait obéi au geste de Plutonia.

— Je suis calme, rétorqua-t-elle, mais je sens que je ne le resterai pas longtemps si tu ne te décides pas enfin à parler.

Toute la violence du sang Eaglestone bouillonnait en elle, attisée par la crainte irraisonnée des révélations que la fille d'Antarès s'apprêtait à faire. Elle était pourtant parvenue, devant le regard mortifié de Plutonia, à se dominer et, immobile, avait attendu...

Avec un soupir, Maggie se laissa à nouveau aller dans l'eau. Comme ça avait été dur à entendre. Et comment imaginer... ?

— Et tout ça aurait été bien moins long et plus facile si j'avais pu utiliser le Pouvoir. L'esprit de Plutonia se serait ouvert à moi comme un livre, sans même qu'elle s'en aperçoive...

Oui, si elle avait conservé le Pouvoir. Mais, en la quittant, Bella lui avait dit :

— *Une partie de ton esprit va se mettre en sommeil.*

Sans doute la Sorcière jugeait-elle que sa fille n'aurait pas besoin, momentanément du moins, de ses pouvoirs psychiques. Aussi l'en avait-elle privée, par simple blocage mental, comme on verrouille une porte. Et les yeux de la jeune fille, à son réveil, n'étaient plus couleur d'or mais simplement bruns.

Prise d'un accès de colère, elle frappa l'eau de son poing.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ? interrogea-t-elle douloureusement, sachant pourtant que personne ne lui répondrait. Oh ! Maman, pourquoi m'as-tu privée du Pouvoir ? C'est comme si on m'avait coupé un bras ou une jambe. J'ai besoin du Pouvoir !

Après cette exclamation, le silence se fit pesant. Puis, juste en face de Maggie, il y eut comme un tremblotement de l'air. La jeune fille se redressa, intriguée par cet étrange phénomène, soupçonnant malgré tout que cela avait peut-être un rapport avec la perte de ses facultés psi.

En effet, une sorte de colonne de fumée se forma en quelques secondes ; une fumée qui n'en était pas vraiment une. Immobile, aux contours vaguement humains. Et, dans cette silhouette floue et imprécise, comme enveloppée de voiles de ténèbres, Maggie reconnut avec stupéfaction sa mère, dont le visage brumeux devint plus net dès qu'elle parla :

— *Alors, tu as besoin du Pouvoir, hein ?*

Elle avait sa voix des mauvais jours, pleine d'une ironie qui cingla sa fille comme un coup de fouet.

— Mais, Maman...

— *Silence, jeune présomptueuse ! Et écoute-moi. Si je t'ai ôté le Pouvoir, c'est que j'ai mes raisons. Tu ne sais pas t'en servir. Tu ne sais encore rien !*

Ses yeux d'or lançaient des éclairs. Elle était furieuse. Maggie baissa la tête, comme une petite fille prise en faute.

— *Tu dois désormais apprendre à vivre comme n'importe quel être humain. Apprendre à te débrouiller par tes propres moyens, grâce à tes seules qualités. Alors, alors seulement, si je t'en juge digne, tu retrouveras tes pouvoirs et même, peut-être, plus encore. Mais tu vas devoir me prouver que*

tu possèdes tout de même quelque chose qui semble fortement te manquer : la patience ! Au revoir, Maggie, et ne me dérange plus pour rien.

Sans plus de commentaires, le fantôme de Bella disparut, laissant sa fille face à une assez jolie collection de points d'interrogation.

Quand retrouverait-elle le Pouvoir ? Que devait-elle faire pour cela ? Pourquoi sa mère se montrait-elle si dure avec elle ? Cela avait-il un rapport avec le devenir de la Terre ? Ces questions la ramenèrent à Plutonia et ses incroyables révélations.

Assise au bord du lit, les mains jointes posées sur ses genoux, tête basse, la fille d'Antarès avait entamé son récit d'une voix sourde :

— Je vais te dire tout ce que je sais. La plus grande partie de cette histoire, je l'ai apprise à l'école. Le reste, c'est mon père qui me l'a révélé dernièrement, d'après les *Chroniques des Stellaris*. Certains détails sont donc inconnus du grand public mais toi, tu as le droit de savoir. Après tout, ta famille et la mienne sont étroitement mêlées à tous ces événements. Mais revenons à ce jour où l'on vous a placés, Patrice et toi, dans vos caissons. Comme je te l'ai déjà expliqué, celui de Pascal a eu une défaillance. Sa mise en sommeil a donc été retardée et ton père s'est trouvé obligé de le garder avec lui à bord du *Léviathan*. Puis Franck a dû se cacher, passer dans la clandestinité en vous emmenant. George Eaglestone et son vaisseau ont disparu… Pourtant…

— Pourtant ? interrogea Maggie.

— J'y reviendrai plus tard. Donc, nos deux familles se sont perdues de vue. Et le temps a passé. Sous le joug de l'Empereur maudit, la Terre a sombré dans une ère obscure de violence, de terreur et de sang.

En ces Années Sombres régnait la loi du plus fort, du plus cruel. Les Colonies d'Outre-Terre, par exemple, ont été purement et simplement abandonnées, leurs habitants condamnés à périr de faim faute d'approvisionnement.

— Quelle horreur ! coupa Maggie, atterrée par cette nouvelle preuve de la barbarie de l'Empereur.

— Mais il y a eu pire encore, rétorqua Plutonia avant de reprendre : Seule Séléna a été épargnée, transformée en bagne où l'on envoyait tout opposant au Tyran, de soi-disant rebelles dénoncés en masse par les mouchards de la Police qui, bien souvent, désignaient n'importe qui. Combien d'innocents – coupables seulement d'un mot malheureux ou parce que leur tête ne revenait pas aux sbires de l'Empereur – ont péri dans cette antichambre de ce que l'Ancienne religion appelait Enfer ? Des centaines, des milliers peut-être…

Maggie tiqua aux mots ancienne religion mais préféra garder le silence, réservant à plus tard ses questions.

— Quant à Moona, poursuivit Plutonia, elle demeurait l'endroit le plus mal famé du système. Là, les gardes du bagne trouvaient tripots et tavernes tenus par des personnages louches et des femmes de mauvaise vie. On pourrait croire que l'Empereur avait gagné et qu'il régnait sur la Terre sans le moindre obstacle. Mais non, grâce aux dieux !

Maggie tiqua derechef. Plutonia semblait se référer à une religion polythéiste, ce qui intriguait vivement la jeune fille. Née d'un père anglican et d'une mère catholique, elle était très curieuse de savoir comment les croyances avaient pu évoluer en neuf siècles.

Mais la fille d'Antarès continuait :

— Car le Tyran vivait dans la terreur. Il se terrait dans son palais, entouré de gardes armés jusqu'aux dents, mais rien n'y faisait. Il se produisait toujours d'étranges phénomènes autour de lui, des accidents inexplicables et inexpliqués. Peu d'informations en ont filtré, bien évidemment, mais d'après Franck, il s'agirait de manifestations paranormales provoquées par un esprit supérieur. Il soupçonnait même, tu ne vas peut-être pas me croire, que ce puisse être un… un fantôme…

— Non seulement je te crois, Plutonia, prononça lentement Maggie, mais ce que tu dis ne m'étonne pas le moins du monde car, ce fantôme, je le connais.

— Tu le… tu le connais ?

— Oh oui, et même très bien. Mais qu'en disait ton ancêtre ?

Ébranlée, Plutonia attendit un instant avant de répondre :

— Selon son hypothèse, il s'agissait du fantôme d'une des victimes du Tyran, revenue pour le tourmenter.

— Avait-il deviné le nom du fantôme ?

— Il pensait à… Bella Eaglestone, ta mère, qui possédait, paraît-il, des dons mentaux extraordinaires.

Maggie acquiesça d'un sourire sans joie :

— Exact, ironisa-t-elle, c'était bien la Sorcière qui s'amusait à tirer les pieds de l'Empereur. Franck avait deviné juste.

— J'ai du mal à y croire, murmura Plutonia, mais voilà résolue une énigme historique : c'était donc bien l'esprit de Bella qui tortura à tel point l'Empereur qu'il en devint fou avant de périr dans l'incendie de son palais qu'il a d'ailleurs lui-même provoqué.

— Tant mieux. C'était normal qu'il finisse ainsi.

— Sans doute. Mais avant cela, quelqu'un d'autre a contribué à le faire sombrer dans la folie. Vois-tu, Maggie, chaque année, jour pour jour, un vaisseau surgissait de l'espace, fonçait sur la Terre et lâchait une bombe quelque part, de préférence sur une cible militaire : une caserne, un bâtiment abritant la Milice Impériale, ou bien un astroport. Et, toujours, ce vaisseau fuyait avant que les appareils de la Police Spatiale ne puissent le prendre en chasse. Jamais il n'a pu être arrêté. Et la simple annonce de son apparition emplissait l'Empereur d'effroi.

— N'en dis pas plus, c'est inutile : je sais quel était ce vaisseau. Et je sais exactement quel jour il apparaissait.

— Je me doutais bien que tu le saurais...

— Il s'agissait du *Léviathan*, n'est-ce pas ? Et il venait faire sa petite visite tous les 16 juillet.

— Oui, ce que nous appelons maintenant le jour de l'Eau. Le *Léviathan* venait ce jour-là. Mais pourquoi cette date ?

— Un anniversaire : celui du jour où ma mère fut brûlée vive sur la grand-place de Séléna.

Après un silence gêné, Maggie ajouta :

— Mais je suppose que tu connais ce pénible épisode par le récit qu'en fit Franck dans vos *Chroniques* ?

— En effet, je sais cela... que ta mère a été assassinée sur l'ordre de l'Empereur... et de quelle façon cela s'est produit ; ce qui explique pourquoi son esprit revint hanter le Tyran.

— Le Rouge n'a donc jamais cherché à entrer en contact avec Franck ? Ne serait-ce que pour prendre de nos nouvelles ?

Plutonia, soulagée de changer de sujet, répondit :

— Les *Chroniques* n'en parlent pas.

— Et durant combien de temps le *Léviathan* vint-il ainsi, chaque année ?

— Près d'un siècle et demi. Franck avait programmé le caisson de façon à ce qu'il libère George à intervalles réguliers.

— Pourquoi si longtemps ? Une fois l'Empereur éliminé, pourquoi Père revenait-il ?

— Peut-être pour surveiller la Terre ? émit la fille d'Antarès avant de poursuivre : Après la mort du Tyran, un Nouveau Gouvernement Mondial s'est constitué, formé des principaux chefs des groupes clandestins. Parmi eux se trouvait le fils aîné de Franck, prénommé George…

Les deux jeunes filles échangèrent alors un sourire :

— Bel hommage, dit Maggie, sincèrement émue.

— Et George Stellaris est aussi mon ancêtre direct. Je peux dire, sans fausse modestie, que nous formons une véritable dynastie de savants et d'hommes politiques ; comme les Eaglestone sont une dynastie de pirates et d'hommes d'affaires.

— Au fond, nous nous ressemblons, toutes les deux.

— Oui, c'est vrai.

Spontanément, obéissant à sa bonté naturelle, Maggie jeta ses bras autour du cou de Plutonia, lui plaquant deux baisers sonores sur les joues. Puis, elle s'écarta, un peu confuse, et laissa son amie reprendre son récit :

— La Terre entra alors, après les Années Sombres, dans ce que l'on a appelé par la suite la Reconstruction. Le nouveau gouvernement s'efforça d'effacer les quarante années obscures que venait de vivre le monde. Il a fallu pour cela très longtemps, environ cent ans. Mais les Terriens ont surmonté tous les obstacles et rattrapé ce temps inutilement perdu pour l'évolution de notre race et qui nous fit tant de mal. La phase de Reconstruction a pris fin – et, avec elle, les visites du *Léviathan* – aux environs de

l'an 2230, lors des premiers contacts avec une race extraterrestre, les Ackerriens, venus de la lointaine constellation d'Orion.

— Les Hommes d'Ailleurs, prononça lentement Maggie, impressionnée. Ils s'étaient déjà fugitivement manifestés, au début du XXIe… Ils ont donc officiellement débarqués ?

— Oui, officiellement. Mais comme tu dois t'en douter, ce n'était pas la première fois qu'ils venaient dans notre système. Depuis l'aube de l'humanité, ils surveillent la Terre où ils se sont manifestés une première fois, il y a des milliers d'années, afin de donner un coup de pouce à l'évolution des hommes primitifs. La tradition a conservé la trace de leur passage en voyant en eux des dieux venus du ciel... Ils sont certainement à l'origine de la majorité des religions terrestres.

— De nombreuses preuves de la venue, jadis, de ces Grands Instructeurs Célestes ont été mises en évidence par les savants de mon époque. Sans doute sont-ils venus non seulement aider les premiers humains, grâce à leur technologie avancée, mais aussi apporter leur sang, leurs gènes, afin d'accélérer le développement des races terrestres. Beaucoup de religions, souvenirs déformés de ces lointains événements, citent les heureuses mortelles choisies par les dieux pour donner par la suite naissance aux demi-dieux.

— C'est ce que les Ackerriens nous ont confirmé. Ils ont également révélé leur rôle, à différentes époques, dans de nombreux événements politiques ou religieux. Par exemple, sais-tu que Jésus, le Messie de l'Ancienne religion, était en fait un métis terro-ackerrien obtenu par insémination artificielle ?

— Moi, je veux bien te croire, mais ça a dû être dur à avaler pour certains.

— Oh, oui ! Les Terriens n'ont pas accepté tout de suite la démolition de toutes leurs croyances les plus profondément enracinées. Mais, au bout du compte, ils ont adopté la religion Galactique, venue d'Orion, que nous pratiquons toujours.

— En quoi consiste-t-elle ?

— Si tu n'y vois pas d'inconvénient, je t'expliquerai cela en détails un autre jour. C'est bien trop long et compliqué. Et il vaut mieux que j'achève la triste histoire de la Terre.

— D'accord, continue, je te prie.

— Grâce à l'impulsion bienfaisante de nos frères d'Ackerreb, avait repris Plutonia, la Terre a retrouvé une nouvelle jeunesse et le cours normal de son évolution technique sans parvenir, toutefois, à égaler les Ackerriens. Et, l'une après l'autre, à commencer par Séléna, les Colonies ont pu renaître.

— Et Moona ? ne put s'empêcher de couper Maggie, provoquant un sourire amusé de la fille d'Antarès :

— Moona ? Elle est restée fidèle à sa vocation première, rassure-toi, devenant le repaire de la nouvelle génération de pirates spatiaux, corollaire inévitable de la reprise des voyages interplanétaires.

— Ainsi, l'œuvre de mes ancêtres ne fut pas perdue. Mais le *Léviathan*… Il a vraiment disparu sans laisser de traces ?

— Oui, nul n'a plus jamais entendu parler de lui. N'as-tu pas une idée, toi, de ce qu'il a pu devenir ?

— Je ne sais pas… Nous avions de nombreuses caches dans le système. Des hangars secrets creusés un peu partout : sur la Lune, Mars, Phobos, les Astéroïdes de la Ceinture... Mais ils furent presque tous découverts par les Impériaux. Par contre, je pense que papa a pu dissimuler le *Léviathan* dans la plus lointaine de nos cachettes, que bien peu de vaisseaux seraient parvenus à atteindre, à cette époque.

— Où se trouvait-elle ?

— Sur Pluton.

— Le *Léviathan* était donc capable d'aller aussi loin ?

— Il pouvait faire plus encore. C'était l'appareil le plus perfectionné de Sol. Avant l'arrivée au pouvoir de l'Empereur, les Eaglestone possédaient les moyens de suivre les progrès de la technologie spatiale : chaque nouvelle invention servait au perfectionnement du *Léviathan*.

— Je vois. Ainsi, il s'est peut-être dissimulé sur Pluton. Mais, sur ce sujet, les avis sont toujours partagés.

— Les Eaglestone ont-ils donc tant d'importance ?

— Bien sûr ! Pour nous, George, ton père, est devenu une figure légendaire et fantastique. Il y a des livres et des films sur lui et sa lutte contre le Tyran.

— Papa, héros de cinéma ! rit Maggie en secouant la tête, amusée par cette retombée inattendue de la célébrité des Eaglestone. Il ne nous manquait plus que ça !

— Nous possédons la plupart de ces films, à la vidéothèque centrale. Vous pourrez les visionner, Patrice et toi, si vous le souhaitez.

— Très volontiers. Cela m'intéresse fort, moi qui connais – et pour cause – les véritables événements, de voir ce que les cinéastes en ont fait.

— Quand tu voudras. Donc, cette légende est devenue encore plus séduisante après l'inexplicable disparition du *Léviathan* et de son capitaine. Et différentes hypothèses ont vu le jour. Certains, les moins nombreux, croient que le navire s'est perdu corps et biens, quelque part aux confins du système. D'autres, qu'il est caché sur l'une des planètes extérieures, comme tu sembles le penser toi-même. On dit aussi que le *Léviathan* est devenu un vaisseau fantôme peuplé d'un équipage d'esprits, ceci pour expliquer ses apparitions annuelles, avant la venue de nos Frères d'Orion.

— Et toi, que crois-tu ?

— Ce que disent les *Chroniques*. Nous pensons que George est toujours vivant mais qu'il a quitté le système.

— Mais, comment ?

— Je vais essayer de t'expliquer notre théorie. Ton père a cessé ses visites peu après l'arrivée des Ackerriens qui, eux, savaient maîtriser cet univers étrange, où temps et espace s'annulent, et que nous appelons sub-espace ou encore hyperespace, et où un vaisseau peut, en un temps négatif, traverser la Galaxie.

— Oui, je connais cela. Seulement, à mon époque, les vitesses supra-luminiques n'existaient encore que dans l'imagination des chercheurs. Mais ceux d'Ackerreb nous semblent tant supérieurs…

— Ils ont des milliers d'années d'avance sur nous. Ils se déplaçaient déjà à bord d'astronefs quand nos ancêtres savaient à peine tailler le silex… Aussi, nous, les Stellaris, pensons que George a pu négocier avec eux, faire équiper son navire d'un hyper-moteur et partir loin d'ici, peut-être en Orion.

— Peut-être. Ça expliquerait pourquoi il n'est pas venu nous chercher.

Il y eut un nouveau silence qui aurait pu se prolonger indéfiniment… jusqu'à ce que Maggie se force à le rompre par une question brutale :

— Et nous ? Je veux dire… Sommes-nous encore à Sol ?

Elle s'était rendu compte que, depuis le début, Plutonia s'évertuait à ouvrir des parenthèses, à approfondir des détails : en bref, à gagner du temps, sans doute pour faire reculer l'instant des plus graves révélations. Aussi ne s'étonna-t-elle pas de recevoir une réponse des plus laconiques :

— Oui.

— Sur Terre ?

— Non.

Plutonia semblait maintenant décidée à ne répondre que par monosyllabes.

— Et… où nous trouvons-nous ? Sur la Lune ?

— Non plus… Ni dans aucune autre Colonie.

— Mais où, alors ? insista Maggie. Et pourquoi ?

— Où ? À bord de l'*Arche*. Pourquoi ? Les dieux seuls en connaissent la véritable raison.

— Et qu'est-ce que l'*Arche* ?

— Une gigantesque station spatiale qui se trouve actuellement en orbite autour de Mars.

— Mais la Terre…

— N'existe plus qu'à l'état de cadavre !

Le ton sec de Plutonia cachait mal son émotion. Elle détourna la tête tandis que Maggie, l'esprit en déroute, tentait désespérément de retrouver son calme. La Terre, morte ! Mais comment ? Pourquoi ?

— C'est ça que vous vouliez nous cacher, ton père et toi ?

— Oui. Nous ne savions pas comment vous le dire. Pour nous, nés ici, qui n'avons jamais connu la Terre, ce n'est pas pareil. Ce n'est qu'un point brillant dans le ciel, un monde interdit dont nous savons être originaires… et c'est tout.

— Oui, c'est tout. Pour toi, c'est tout. Mais pour moi… La Terre détruite, c'est toute mon enfance qui disparaît, tous les souvenirs des Eaglestone.

— La Terre et la Lune… précisa Plutonia dans un souffle.

— Dieu ! Mais que s'est-il passé ? La guerre ?

— Non, non, la paix régnait alors. Ce fut une catastrophe naturelle, à laquelle nous avons donné le nom de Semer-Thyoniis.

— Semer-Thyoniis ? Qu'est-ce que c'est ?

— Un monstre spatial, une comète. Surgie du fin fond du cosmos, elle a foncé sur Sol, frôlant au passage la Terre où elle provoqua une série de cataclysmes : raz-de-marée, séismes, éruptions volcaniques, etc. La population de la Terre périt tout entière dans la Grande Catastrophe. Elle ne porte plus aucune trace de vie, depuis lors. Elle est zone interdite.

— Et la Lune ?

— Le passage de Semer-Thyoniis la perturba également, la décrochant de son orbite et l'éloignant de la planète Elle souffrit aussi de séismes. Heureusement, Séléna, Moona et Artémis purent être évacuées à temps sur les Colonies martiennes.

— Pourquoi ne pas avoir sauvé aussi les Terriens ?

— Quelques milliers de Sélénites, c'était possible. Huit milliards de Terriens, non, vraiment. Même les Ackerriens n'ont pu les sauver. Jamais Semer-Thyoniis n'aurait dû traverser Sol. Pourquoi a-t-elle dévié sa trajectoire ? Sans doute était-ce là la volonté des dieux. Aussi l'alerte a-t-elle été donnée trop tard. Ceux d'Ackerreb ont fait de leur mieux pour nous porter secours mais il a fallu sacrifier la Terre... pour que survivent les Colonies.

Maggie sortit de son bain et s'enveloppa dans un immense et moelleux peignoir. Tandis que la baignoire se vidait en glougloutant, elle quitta la salle de bains et alla s'installer devant sa coiffeuse où elle prit une brosse qu'elle commença à passer et repasser dans sa longue chevelure. Pourtant, elle interrompit rapidement sa besogne et demeura immobile, contemplant sans le voir son reflet dans le miroir ovale.

Inexorablement, le cours de ses pensées l'avait ramenée à sa conversation avec Plutonia, un mois – déjà ! – auparavant.

— Et que devinrent les rescapés ? demanda-t-elle lorsque la fille d'Antarès se tut, apparemment soulagée d'un grand poids.

— Mars se proposa pour les accueillir. Certains s'installèrent à Green Man City, d'autres à Olympus. Mais bien plus nombreux furent ceux qui choisirent l'*Arche*.

— Parle-moi d'elle, de l'*Arche*. Puisque j'y vis, désormais, j'aimerais en savoir plus sur elle.

— C'est tout à fait normal, sourit Plutonia en reprenant sur un ton plus sérieux : La construction de l'*Arche* a commencé cinquante ans avant le passage de Semer-Thyoniis, soit en l'an 2720 de l'Ère Atomique – nous avons occulté de notre calendrier l'an 2770, date de la mort de la Terre, et, désormais, nous vivons dans la 217e année de l'Ère Nouvelle… Ce gigantesque vaisseau spatial devait à l'origine entreprendre l'exploration de la Galaxie, emportant dans ses flancs des milliers de chercheurs, hommes, femmes et leurs enfants. Ils devaient effectuer un voyage sans fin, naissant, vivant et mourant dans l'*Arche*… Ce projet grandiose ne vit jamais le jour. La mise en chantier de la station avait débuté sous la direction de scientifiques terriens et ackerriens. Le plus éminent d'entre eux, qui devint rapidement leur chef, était un de mes ancêtres, Franck IV Stellaris. Il eut deux fils qui donnèrent naissance à deux lignées de Stellaris.

L'aîné, Arcturus, succéda à son père à la tête de l'*Arche* en 2760. Le second, Arès, s'orienta vers la médecine.

— De qui es-tu la descendante d'Arcturus ?

— Non, d'Arès, le scientifique.

— Et l'autre branche existe toujours ?

— Bien sûr. Nous avons actuellement quatre cousins de la lignée d'Arcturus, dans l'*Arche*. Il n'y en a pas sur Mars.

— Tu vas souvent sur Mars ?

— Rarement. Les Martiens n'aiment pas les Archopoliens.

— Pourquoi donc ? demanda Maggie, interloquée.

— Oh ! c'est malheureusement très simple : eux sont de pur sang terrien et nous, nous sommes à moitié Ackerriens.

— Ne me dis pas, s'insurgea la fille de George, que le racisme existe encore ?

— Pour nous, non. Mais les Martiens ne réagissent pas de la même manière.

— Quelle stupidité ! Avoir échappé à une effroyable catastro-

phe, avoir la chance de faire partie des rares survivants de la Terre et en être encore à faire des distinctions de races ! L'Homme ne changera donc jamais ?

— Je crains que non, hélas...

Après un silence, Plutonia secoua la tête en souriant :

— Nous sommes chez nous, dans l'*Arche*. Nous y trouvons tout ce dont nous avons besoin pour être heureux. Elle est bien plus agréable et accueillante que Green Man et Olympus. Nous trouvons regrettable l'opinion des Martiens, c'est vrai, mais ce n'est pas cela qui nous empêche de dormir.

— Et vous avez parfaitement raison. La meilleure chose à faire, c'est d'ignorer ces imbéciles.

Maggie avait eu par la suite l'occasion de vérifier que Plutonia exagérait un peu en octroyant en bloc aux Martiens une étiquette de racistes bornés. Certains ne partageaient pas ce point de vue et la fille de George rencontra assez souvent des Terro-Ackerriens – blonds, la peau et les yeux très clairs – en compagnie de Martiens, reconnaissables à leur peau mate. Mais il était également vrai que beaucoup d'habitants de la planète rouge ne se seraient rendus pour rien au monde à bord de la station orbitale et ne désignaient jamais les Archopoliens que comme les Autres...

Maggie soupira, attristée qu'au XXXe siècle une situation aussi ridicule soit encore possible. Elle reposa la brosse sur la coiffeuse, se leva et se dirigea vers la penderie où elle choisit une robe, presque une longue tunique, taillée dans une légère étoffe bleu pâle. Elle eut tout juste le temps de l'enfiler avant que se fasse entendre le vibreur de la porte de sa chambre. Elle alla ouvrir : le visiteur n'était autre que Patrice, son frère.

Elle accueillit avec joie le grand gaillard aux yeux verts toujours rieurs, au visage sympathique encadré de boucles couleur de cuivre bruni. Une fois de plus, Maggie se dit que le jeune homme ressemblait de plus en plus à leur père. Toutefois, elle remarqua immédiatement que Patrice, ce jour-là, affichait une expression plutôt gênée et indécise. Il avait manifestement un problème et, comme à son habitude, venait s'en ouvrir à sa sœur et confidente.

— Pat, que se passe-t-il ? Quelque chose ne va pas ?

— Non... euh, si... s'embrouilla-t-il. Enfin, je veux dire...

— Allons, parle !

Il hésita encore puis lâcha tout d'une traite :

— Que penses-tu vraiment de Plutonia ?

Cela dit, il baissa la tête, à la fois honteux et soulagé, tout en souhaitant fortement se trouver ailleurs que sous le regard inquisiteur de sa cadette. Celle-ci, pas vraiment surprise de la question et retenant à grand-peine un éclat de rire, passa ses bras autour du cou de son frère et – elle dut pour cela se hisser sur la pointe des pieds – l'embrassa sur la joue.

Allons, elle ne s'était pas trompée : l'incorrigible séducteur semblait bel et bien pris au piège. Et elle savait aussi depuis longtemps que Plutonia n'était pas du tout insensible au charme du jeune Eaglestone. Déjà, le premier jour, la fille d'Antarès avait rougi en prononçant le nom de celui que, depuis bien des années, elle allait en cachette contempler, endormi, prince inaccessible dont l'image berçait ses rêves de petite fille. Et maintenant qu'il était là, bien vivant, Plutonia ne laisserait pas passer sa chance et ferait tout pour garder pour elle son bien-aimé.

Maggie sursauta. Ah ça ! Comment pouvait-elle savoir tout ça, alors que Plutonia ne lui en avait rien dit, à moins d'avoir retrouvé en partie ses pouvoirs mentaux ? Mais l'heure n'était pas aux questions. Patrice attendait, anxieux, la réponse de sa sœur, plongeant dans les yeux bruns son regard vert assombri d'inquiétude. Elle sourit de le voir ainsi, tremblant par avance d'un verdict qu'il s'imaginait vital pour son avenir.

Ainsi était Patrice : un corps d'athlète, un visage charmeur, mais aussi un esprit de poète, incapable de prendre une décision sérieuse. Il lui fallait toujours quelqu'un pour le guider et le conseiller. Maggie soupira. Quand saurait-il prendre enfin ses responsabilités et se passer d'une *bonne d'enfant*, comme elle se nommait elle-même par dérision ? Mais elle se résigna à jouer ce rôle une dernière fois : il lui fallait éloigner d'elle l'adolescent pour le confier à une autre qui – du moins l'espérait-elle – saurait en faire un homme.

— Tu ne veux pas me répondre ? demanda Patrice, inquiet du silence prolongé de sa sœur.

— Mais si, voyons, répondit-elle vivement. Seulement, je réfléchissais. Ce que tu me demande est plutôt... spécial.

Elle le prit par le bras et l'entraîna vers le divan bas disposé, avec deux fauteuils assortis, dans un coin de l'immense chambre, près de la baie s'ouvrant sur le magnifique panorama d'Archopolis, une vraie ville construite sous le dôme transparent de l'*Arche*.

— Assieds-toi près de moi, nous serons mieux pour parler.

Maggie entoura de son bras les épaules de Patrice qui appuya sa tête contre le cou de sa sœur. Depuis la mort tragique de leur mère, ils avaient pris l'habitude de se réconforter ainsi mutuellement, blottis l'un contre l'autre. Pourtant, ce jour-là, il manquait quelqu'un : Pascal, le petit frère malicieux qui venait toujours se glisser entre eux, jaloux de ne pas avoir *sa* Maggie pour lui tout seul...

Chassant de son esprit le souvenir de l'absent, la jeune fille s'efforça de trouver une réponse satisfaisante pour l'amoureux transi de Plutonia :

— Ce que j'en pense vraiment ? Que c'est une chic fille et qu'elle deviendra un excellent médecin.

— C'est tout ? s'exclama Patrice, déçu.

— Laisse-moi finir, idiot ! C'est aussi ma meilleure amie et je l'aime comme une sœur. Elle est sûrement la seule à pouvoir supporter plus de dix minutes mon sale caractère.

Patrice ne put retenir un soupir de soulagement, heureux que Maggie apprécie à ce point Plutonia. Toutefois, un doute le tracassait encore :

— Et tu crois que... elle et moi ?

La fille de George faillit une fois de plus éclater de rire :

— *Dieu que les garçons sont bêtes* ! songea-t-elle avant de répondre à voix haute et sérieusement : Pourquoi pas ? Mais dis-moi, ce n'est pas encore une de tes toquades de quelques jours ? Tu l'aimes vraiment ?

Patrice se redressa afin de regarder sa sœur bien en face :

— Oui, je l'aime, depuis le premier jour. Mais, au début, je n'étais pas sûr...

— Toi et ton cœur d'artichaut.

— Justement. Mais plus le temps passe et plus je crois que c'est sérieux. Je n'arrête pas de penser à elle, tout le temps.

— Et elle ?

— Je... je n'en sais rien. On est bons copains, c'est tout. Je ne sais pas ce qu'elle pense de moi.

— Hum, crois-moi, il y a certains regards qui ne trompent pas. Je suis sûre qu'elle t'aime, elle aussi, sans oser te le dire.

Patrice fit un véritable bond sur le divan et saisit Maggie par les épaules. Ses yeux verts lançaient des éclairs.

— Tu en es sûre, vraiment ? Tu l'as *vu*... ?

— Oui.

C'était une demi-vérité. En fait, cette évidence s'imposait à la jeune fille sans qu'elle sache si elle avait véritablement sondé, sans s'en apercevoir, les pensées de Plutonia. Elle décida de se fier à son instinct qui ne l'avait encore jamais trompée.

Patrice, lui, était aux anges :

— Alors, c'est vrai. C'est bien vrai. Elle m'aime. Elle m'aime autant que moi je l'aime !

Heureuse de la joie de son frère, Maggie ne disait rien. Il avait totalement oublié sa présence et répétait, les yeux fermés :

— Elle m'aime... Elle m'aime...

Pourtant, il s'assombrit soudain et se tourna vers sa sœur qui se demanda ce qui se passait encore :

— Mais, si elle ne veut pas me le dire, c'est peut-être parce que...

Maggie crut comprendre :

— Parce que tu viens du passé ?

— Non, parce qu'elle est plus âgée que moi.

— Tu as dix-sept ans et elle vingt. Mais qu'est-ce que ça change ? Je crois que tu te compliques l'existence à plaisir. Plutonia n'est pas du genre à s'inquiéter d'un détail aussi futile.

— Mais...

Maggie commençait à en avoir assez des états d'âme de Patrice. Allons, se dit-elle, il fallait qu'elle lui mette les points sur les « i » une bonne fois. Elle prit une grande inspiration :

— Écoute, Pat.

— Oui ?

— Je vais t'expliquer ce que je pense vraiment. Alors, écoute-moi sans te fâcher. C'est d'accord ?

— C'est d'accord.

— Bien. Je pense que Plutonia est exactement celle qu'il te faut, et cela pour une bonne raison.

— Laquelle ?

— Toi-même. Elle lui prit les mains : Malgré ta taille et ta carrure, dans ta tête, tu es encore un petit garçon. Et il te faut quelqu'un pour s'occuper de toi. D'abord, il y a eu maman et puis moi. Tu es bien d'accord ?

Il baissa la tête, un peu honteux :

— Oui, je le sais. Mais je n'y peux rien. J'ai peur de prendre des responsabilités.

— Je ne te reproche rien, je t'explique. C'est pour ça qu'il vaut mieux pour toi une fille un peu plus âgée, qui sache déjà diriger son existence et qui, en plus, a pour vocation de prendre soin des autres. Si elle était plus jeune, elle n'aurait pas la maturité d'esprit nécessaire pour te prendre en charge.

— Tu l'as bien eu, toi, quand maman est... morte.

— Oui mais moi, je suis une Eaglestone, voilà toute la différence, et les épreuves traversées m'ont fait mûrir avant l'âge. Mais toi, tu es si fragile, petit frère.

Elle l'attira à nouveau contre elle et il se laissa aller sur son épaule. Elle lutta contre les larmes qui lui picotaient les yeux tandis que de pénibles souvenirs remontaient à sa mémoire. Souvenirs de ce qui avait suivi la mort de Bella.

Pascal, trop jeune, n'avait pas vraiment compris. Mais, pour Patrice, ce fut autre chose. Il lui fallu très longtemps pour se remettre du choc éprouvé en voyant sa mère disparaître dans les flammes, sous les rires et les quolibets des gardes de l'Empereur. Maggie avait dû utiliser ses facultés hypnotiques pour l'aider à supporter l'évidence sans trop souffrir mais, durant près d'un an, ses nuits avaient été hantées par d'horribles cauchemars. Et aujourd'hui encore, il restait marqué par ce terrible drame.

Ils restèrent silencieux un long moment puis Maggie reprit la parole :

— Voilà, c'est tout ce que j'avais à te dire. À toi de décider ce que tu dois faire : parler à Plutonia ou continue à rester bons copains.

— Mais je l'aime !

— Ce n'est pas à moi qu'il faut le dire, mais à elle.

Un court instant encore, il eut dans les yeux une lueur indécise mais qui s'affermit presque aussitôt :

— J'y vais !

Il bondit du divan et se rua sur la porte. Arrivé là, il songea tout de même à se retourner pour jeter un rapide « Merci ! » à sa sœur toujours assise.

— De rien, petit frère, et sois heureux...

Il avait déjà disparu dans le couloir, fonçant vers la porte de l'appartement. Peut-être entendit-il, peut-être pas. Il courait vers le bonheur.

— Oui, sois heureux, répéta doucement Maggie pour elle-même. Au moins toi, mon frère chéri, qui en as tant besoin. Parce que moi... Quand ?

HÉRITAGE

12 avril 1611 *– Les costes de l'Isle de l'Aigle sont en vue. Je remercie la Divine Providence de nous avoir permis de survivre à la tempête. (...) La sauvegarde est proche et les hommes valides redoublent d'efforts.* Lévyathan *est blessé mais il n'a pas failli. Je sais que jamais il ne me trahira. (...) L'impatience nous gagne tous à mesure que l'Isle s'approche. Ma femme et mon fils m'attendent.*

13 avril 1611 *– Les charpentiers annoncent vingt jours pour réparer les avaries de* Lévyathan. *Le grand mât, fendu sur toute sa hauteur, doit être remplacé. (...) Le butin pris sur l'*Azul *a été amené à terre. Grâces en soient rendues à Dieu, rien n'a souffert de l'eau infiltrée dans les cales. J'ai annoncé aux hommes que la moitié de ma part serait répartie entre eux. Celle de Matthew ira à sa veuve. (...) Samuel ne cesse de pester : sa jambe brisée le contraint à demeurer à terre pour la prochaine campagne. Je l'ai chargé de commencer à enseigner à mon fils le métier de marin. Jack ne peut espérer meilleur professeur que mon premier lieutenant. Demain, je l'amènerai à la Grande Caverne et lui montrerai le Trésor.*

Extraits du *Journal de Bord*
du capitaine John Verghe Eaglestone

Avec solennité, le professeur Antarès détacha de son cou une chaînette d'or supportant une petite clé étincelante.

— Mon père me l'a remise à sa mort, prononça-t-il gravement, comme il l'avait lui-même reçue de son père et cela à chaque génération depuis ce jour lointain où George Eaglestone la confia à Franck. Maintenant, elle vous revient.

Il voulut donner la clé à Maggie mais la jeune fille refusa :

— Non, pas moi. Elle se tourna vers son frère : Patrice, tu es l'aîné. À toi.

Il hésita. Toujours sa fameuse crainte des responsabilités. Puis, après un rapide coup d'œil à Plutonia, immobile près de son père, il tendit une main tremblante et prit la clé.

Ayant accompli ce geste symbolique, Antarès posa ses mains

sur le coffret posé sur la table, entre lui et les deux Eaglestone. Un coffret d'or et d'ébène, datant de John-l'Ancêtre, que Maggie et Patrice connaissaient pour avoir vu leur grand-père puis leur père y enfermer leurs cigares.

— George, reprit le professeur, a fait parvenir cette cassette à Franck avec mission de vous la remettre à votre réveil. Ce qu'elle contient, nul ne le sait, car jamais un Stellaris n'a rompu la parole donnée à votre père ni cédé à la curiosité. Aussi, si vous le désirez, nous pouvons vous laisser seuls.

— Votre discrétion vous honore, oncle Antarès, l'interrompit Maggie avec un sourire, mais vous avez le droit de rester. Depuis des siècles, votre famille veille sur nous. La moindre des choses, pour nous, est de ne pas faire preuve de méfiance.

— Je suis tout à fait d'accord, approuva Patrice. Restez. Je suis sûr que notre père vous dirait la même chose.

— Puisque vous insistez..., fit Antarès que les deux jeunes Eaglestone appelaient, à sa grande joie, *oncle*. Au fond, il n'était pas fâché de savoir enfin ce que contenait ce fameux coffret. Sans doute un message du Rouge à ses enfants. Peut-être autre chose.

Ému et nerveux, Patrice ne parvint pas à introduire la clé dans la serrure. Honteux de se montrer si maladroit devant Plutonia, il préféra laisser la place à sa sœur.

— Essaie, toi. Je... je ne peux pas.

Aussi émue que son frère mais sachant mieux se contrôler, Maggie fit tourner la clé et souleva le couvercle du coffret. D'un même mouvement, tous se penchèrent pour en découvrir le contenu. Il y flottait encore une vague odeur, celle des cigares préférés de George. Cela rappela à Patrice et à Maggie les si rares soirées en famille, à Moona, où le Rouge aimait à fumer devant la grande cheminée à bois – un luxe !

Les yeux humides, la jeune fille imagina son père, neuf cents ans auparavant, plaçant dans le coffret cette enveloppe de plastique jaune, cachetée de cire rouge. Elle s'en saisit avec émotion, reconnaissant le sceau des Eaglestone, l'aigle aux ailes déployées.

— Il y a autre chose, fit Patrice.

Sous l'enveloppe, en effet, se trouvait un écrin de cuir brun,

usé et patiné par le temps. Maggie déposa l'enveloppe sur la table, sortit l'écrin du coffret, l'ouvrit... et demeura, ainsi que son frère, bouche bée.

— Oh ! Patrice... parvint-elle enfin à articuler.

Les néons faisaient étinceler les deux bagues reposant sur un lit de velours rouge un peu râpé par endroit. La plus grosse, en or massif, accusait plus de mille trois cents ans d'âge. C'était la chevalière de John Ier, dont le chaton gravé aux armes de la famille servait depuis toujours à sceller les messages – une vieille coutume conservée par les Eaglestone. Cette bague légendaire, que seul pouvait porter le chef du clan, avait fait rêver tous les enfants Eaglestone. Et, bien sûr, Patrice et Maggie qui ne pouvaient se souvenir avoir vu leur père l'ôter une seule fois.

— Pourquoi s'en est-il séparé pour la confier à Franck ?

À cette question de son frère, Maggie haussa les épaules :

— Je ne sais pas. Peut-être voulait-il qu'elle soit à l'abri ? Il craignait peut-être ne pas pouvoir te la transmettre lui-même.

— Oh moi ! je ne la mérite pas...

Il avait parlé si bas que seule sa sœur l'entendit. Elle préféra ne pas approfondir le sujet pour l'instant.

— Et la bague de Maman, reprit-elle. Son diamant. Elle était parvenue à me le glisser dans la main lorsqu'elle a été arrêtée...

Elle prit le solitaire qu'elle éleva doucement, presque religieusement, jusqu'à son visage. Une pierre magnifique, irréprochable, merveilleusement mise en valeur par une monture d'or finement ciselée que Bella avait reçue de son époux en guise d'anneau de mariage ; en gage d'amour surtout.

En contemplant le diamant étincelant, Maggie y sentit soudain la présence de sa mère. La Sorcière souriait...

— Il est superbe.

La voix de Plutonia rompit le silence. Les deux Eaglestone, ainsi arrachés à leurs pensées, revinrent brutalement à la réalité. Maggie reposa la bague dans son écrin, à côté de la chevalière, et reprit l'enveloppe plastifiée :

— Assez rêvé ! Il est temps maintenant de prendre connaissance du message de Père.

Sur un signe d'assentiment de son frère, impatient lui aussi,

elle rompit le cachet de cire, ouvrit l'enveloppe et en sortit un mémodisc. Perplexe, elle se tourna alors vers Antarès :

— Mon oncle, c'est un modèle de notre époque qui ne doit plus exister. Avez-vous un lecteur compatible ?

— Je pense pouvoir vous trouver ça. Peut-être au musée. Si vous voulez bien m'excuser quelques instants, je vais me renseigner. Mais ça ne devrait pas poser de problème.

Il sortit, laissant seuls les trois jeunes gens. Plutonia, sans rien dire, se rapprocha de Patrice qui l'entoura de ses bras. Ils se sourirent. Depuis deux semaines déjà, ils vivaient ensemble dans l'appartement mis à la disposition des enfants de George par Antarès.

Ce dernier n'avait fait aucune objection au départ de sa fille, même s'il se retrouvait désormais seul, son épouse étant décédée depuis des années. Plutonia était majeure et donc, tout comme Patrice, libre d'agir à sa guise. D'ailleurs, l'union des deux familles, Eaglestone et Stellaris, n'était-elle pas souhaitée depuis toujours ? Le professeur se sentait donc plus que satisfait de l'inclination mutuelle des deux jeunes gens.

Maggie sourit à son tour à celle qu'elle considérait désormais comme sa sœur. Elle était satisfaite. Son instinct ne l'avait pas trompée. Douce et stable, quoique sachant fermement diriger son existence, Plutonia convenait tout à fait à Patrice qui, depuis qu'il avait osé lui révéler ses sentiments, nageait littéralement dans le bonheur. Maggie trouvait même qu'il commençait à se montrer un peu plus sûr de lui.

— *Ne te préoccupe plus de ton frère*, souffla la voix de Bella, intervenant pour la première fois depuis ses remontrances à sa fille. *Il sera très heureux avec Plutonia. Songe plutôt à toi.*

— *Moi ? Que veux-tu dire ?*

Ni Patrice ni sa compagne ne soupçonnèrent un instant le curieux dialogue mental qui avait lieu près d'eux.

—*Tu as trouvé une femme, charmante d'ailleurs, pour ton frère. Tu es maintenant libre de te consacrer à ton avenir, à ton bonheur.*

— *Est-ce cette destinée grandiose que tu m'as prédite ?*

— *Oui... et non. Tu verras.*

— *Héla ! un instant ! Je commence à en avoir assez de tous ces mystères. J'aimerais quelques explications.*

— *Non, Maggie, n'en demande pas plus.*

— *Mais...*

Protestation inutile : Bella s'était retirée de son esprit et refusa de reprendre la discussion.

Apparemment calme mais pestant intérieurement – non pas contre sa mère dont elle redoutait le courroux, mais contre sa propre curiosité – la jeune fille saisit le mémodisc qu'elle tourna et retourna, impatiente d'en connaître le message et renonçant à s'interroger sur les raisons de sa cohabitation avec un fantôme des plus têtus.

Mais pourquoi n'avait-elle pas une existence normale, se demanda-t-elle. Question inutile dont elle connaissait la réponse : s'appeler Eaglestone, cela signifiait déjà être hors du commun.

Maggie introduisit le petit disque cristallin dans la fente du lecteur amené un peu plus tôt du musée d'Archopolis ; énorme bulle de verre noir, presque exclusivement consacré à ce que l'on nommait pudiquement le *Monde d'Avant*, et que la jeune fille n'avait pas encore eu l'occasion de visiter.

Tout en se promettant distraitement de s'y rendre un de ces prochains jours, elle pressa la touche de mise en route et recula de quelques pas afin de rejoindre Patrice, Plutonia et Antarès.

— Vraiment, fit le professeur, vous ne voulez pas... ?

Patrice ne le laissa pas finir :

— À moins que notre père ne le demande expressément dans son message, je ne vois aucune raison pour que vous partiez. N'est-ce pas ? ajouta-t-il en se tournant vers sa sœur, quêtant comme toujours son approbation. Maggie se contenta d'opiner. L'attention de tous se porta aussitôt sur le lecteur au-dessus duquel venait de se former un cube holographique d'une trentaine de centimètres de côté. Il n'y eut d'abord que des parasites, puis, durant quelques secondes, le cube immatériel fut strié de lignes multicolores tandis qu'un fort grésillement se faisait entendre. Enfin, l'image devint nette, quoiqu'un peu tremblotante, signe d'un enregistrement hâtif. Chacun retint son souffle.

Le haut-parleur, outre un léger crachotement, dû à l'âge de l'enregistrement, retransmettait un bourdonnement diffus, loin-

tain, mais si familier pour Patrice et Maggie : le ronronnement des puissants générateurs nucléaires du *Léviathan* ; ronronnement qui avait bercé leur enfance et leur adolescence.

C'était bien à bord de son navire que le Rouge avait enregistré son dernier message. L'image en trois-dimensions révélait une portion de l'immense passerelle de commandement : une longue console d'ordinateur parsemée de voyants lumineux et surmontée d'une baie panoramique ouverte sur l'espace piqueté d'étoiles. Sur la droite, un géant roux en uniforme noir, son aspect pirate renforcé par une barbe de plusieurs jours et un anneau d'or à l'oreille, manipulait des commandes situées hors du champ de la caméra. Plutonia et Antarès n'eurent besoin d'aucune explication : à sa ressemblance avec Patrice et, surtout, à ses cheveux couleur de flammes, il était facile, même pour qui, comme eux, ne l'avait jamais vu, de reconnaître George Eaglestone.

La caméra pivota de quelques degrés sur son axe pour mieux cadrer le capitaine du *Léviathan*. L'image devint un peu floue puis se précisa à nouveau, tandis que des stries blanchâtres parcouraient parfois le cube, dues, sans doute à tous ces siècles passés au fond du coffret sans air. Puis, ayant achevé ses réglages, le Rouge fit face à ses spectateurs du futur...

Ceux-ci se sentaient émus, mais pour des raisons différentes, à la vision de ces images vieilles maintenant de neuf siècles.

Les deux Stellaris avaient enfin l'occasion de *rencontrer* celui dont on leur parlait depuis toujours, ce héros de légende, presque un demi-dieu, dont ils découvraient le véritable visage. Plutonia, qui parvint à ne pas en rougir, le trouva très séduisant, plus jeune – il n'avait pas quarante ans – et plus beau que les différents acteurs choisis pour incarner le célèbre pirate dans les films retraçant son épopée.

Pour Patrice et Maggie, toutefois, la notion de temps était moindre. Sans tenir compte de toutes ces années passées en animation suspendue, cela ne faisait, relativement, guère plus de deux mois qu'ils avaient quitté leur père et il leur était encore difficile de mesurer pleinement le gouffre temporel qui les séparait de leur époque. Mais peut-être était-ce là leur dernière occasion de revoir le Rouge.

George demeura silencieux quelques secondes, semblant chercher ses mots. Puis il se décida, utilisant ostensiblement l'anglais, langue déjà presque morte à la fin du XXIe siècle et donc susceptible de n'être comprise que par son fils et sa fille.

— *Maggie, Patrice, mes chers enfants...* Sa voix, tout comme l'image, subissait une légère altération. *J'enregistre ce message dix jours après vous avoir confiés à Franck. Maintenant je suis seul à bord… seul à être encore éveillé. Je vais bientôt aller rejoindre mes compagnons et notre petit Pascal. Vous devez vous douter que j'aurais préféré qu'il soit avec vous deux, à l'abri, plutôt qu'ici, exposé à tant de dangers. Mais le destin en a décidé autrement. C'est ainsi…* Après une courte interruption, il reprit en souriant : *J'avais tant de choses à vous dire, mais je ne sais plus par quoi commencer. J'ignore si nous nous reverrons un jour. Il faut espérer que nos routes se croiseront à nouveau.* Il fit un geste de la main en secouant rageusement sa crinière de cuivre : *Au diable les idées noires ! Il faut nous dire que nous allons vivre une aventure extraordinaire, que nul n'a pu tenter avant nous. Les Eaglestone du passé découvraient de nouvelles terres ; nous, nous allons découvrir le futur, d'autres mondes peut-être... C'est fantastique, non ? Bien sûr, il aurait mieux valu que nous soyons ensemble… mais, au fond, deux équipes valent mieux qu'une. Vous sur Terre, moi avec le vaisseau, les Eaglestone ont donc toutes leurs chances de refaire parler d'eux dans quelques siècles !*

Tout en traduisant brièvement, à l'intention des deux Stellaris, les paroles de George, Maggie retint un sourire. Elle reconnaissait bien là l'humour acide de son père qui, malgré tout, dissimulait mal son émotion. Mais il fallait bien le connaître pour s'en apercevoir.

Le Rouge jeta un rapide coup d'œil à sa gauche.

— *Il me reste encore un peu de temps avant d'aller faire dodo ! Je vais me dépêcher de finir car il me faudra encore placer ce disque dans le mini-satellite que Franck saura comment récupérer. Je sais qu'il fera en sorte qu'il vous parvienne, quoi qu'il arrive, lorsque vous serez réveillés. Je lui fais confiance, à lui et à ceux qui lui succéderont.*

Il se pencha légèrement en avant, semblant scruter ceux qui le regardaient, mais ne voyant en fait que l'œil rond et glauque de la caméra. *Peut-être*, reprit-il, en *Omni-Langue* cette fois, *y a-t-il près de vous un Stellaris, un descendant de mon ami Franck ? Si c'est le cas, je veux*

lui dire merci. Merci d'avoir pris soin de mes enfants, de leur avoir donné une chance de survivre. Quoi qu'il puisse se produire, j'ai une dette envers les Stellaris. J'espère pouvoir un jour la rembourser.

Inconsciemment, Antarès avait fait un pas en avant. Ces simples mots du Rouge récompensaient neuf cents ans de patience, de courage aussi pour ceux qui accomplirent leur tâche en sachant parfaitement ne jamais pouvoir assister au réveil des deux jeunes gens confiés à leur garde. En lançant à travers le temps son message à un homme dont il ignorait jusqu'à l'existence, George rendait hommage à tous les Stellaris, passés et présents. Le père de Plutonia comprit toute l'étendue de cet honneur.

Le Rouge consulta le chronographe et reprit, en anglais :

— *Le temps presse maintenant et il me reste le plus important à dire. Patrice, Maggie, vous seuls pouvez entendre. C'est une histoire de famille qui ne concerne que nous trois.*

Il avait accompagné cette dernière phrase d'un rapide geste de la main que seuls ses enfants comprirent et qui signifiait : « Éloignez les étrangers. »

Ce signe était issu de ce que les Eaglestone nommaient le *code de bataille*. Mis au point par John V et analogue au langage gestuel employé par les sourds-muets, il permettait aux pirates d'éviter toute communication sonore, de navire à navire ou interne, susceptible d'être interceptée par les Impériaux. Le silence radio étant de rigueur durant les rencontres entre vaisseaux militaires et hors-la-loi, les ordres pouvaient ainsi se transmettre sans risques d'un bout à l'autre de la passerelle du *Léviathan*, ou du reste de la flotte moonienne.

Antarès et Plutonia ne remarquèrent pas le geste du Rouge. À leurs yeux non exercés, cela n'était qu'un mouvement naturel de la main.

Mais Maggie, sachant que son père s'apprêtait à d'importantes révélations, fit à son tour un signe discret à son frère qui stoppa aussitôt le lecteur, coupant George alors qu'il rouvrait la bouche.

— Je regrette, mon oncle, dit la jeune fille en se tournant vers les Stellaris, mais notre père désire nous parler seul à seuls.

— Nous allons vous laisser, répondit simplement Antarès, compréhensif, en entraînant sa fille vers la porte.

Dès que Plutonia et son père furent sortis, Patrice remit le lecteur en route :

— *Je pense que vous êtes seuls maintenant*, continuait le Rouge. *Je peux donc vous confier mon dernier secret, celui du Trésor des Eaglestone.*

Bien que pressé par le temps, il se paya le luxe de ménager une petite pause, sachant qu'il produirait un effet certain.

— Le Trésor ? souffla Maggie, interloquée, tandis que Patrice ouvrait la bouche sans pouvoir émettre un son. Que... ?

Mais George reprenait :

— *Je sais ce que vous pensez : il n'y a plus de Trésor. C'était la Société Eaglestone, qui se trouve maintenant aux mains de ce maudit Empereur… Erreur : il existe toujours. La Société n'en était qu'une partie. Elle représentait environ un tiers de notre véritable fortune. Nos ancêtres qui redoutaient, à juste titre, un coup dur de ce genre, n'ont pas utilisé toutes leurs ressources pour financer le démarrage de la Société. En fait, les bénéfices étant systématiquement réinvestis, elle parvenait à s'autofinancer et, ainsi, une caisse de secours put être conservée. Elle se trouve maintenant ici, à bord du* Léviathan. *Lorsque la situation mondiale a commencé à se dégrader, mon père et oncle Mickaël m'ont demandé d'aller chercher les coffres, cachés depuis toujours au Château de l'Aigle, dans les caves du donjon. J'y suis allé seul, j'ai embarqué le trésor et je l'ai placé dans un endroit que je suis seul à connaître. Je dois partager ce secret avec vous. Si… s'il devait m'arriver quelque chose et que vous retrouviez le* Léviathan*, il vaut mieux que vous sachiez… C'est très simple et cela tient en deux mots : Cale Z… Vous vous souviendrez : Cale Z. Vous saurez comment l'ouvrir.*

Non, ils n'oublieraient pas. Ils connaissaient la Cale Z, ce réduit ménagé sous la salle des machines et ignoré de la majorité de l'équipage. Combien de fois, malgré l'interdiction formelle d'approcher des dangereux réacteurs à fission, ne s'y étaient-ils pas dissimulés, tandis qu'on les cherchait à travers tout le navire ? Ils garderaient le secret toute leur vie s'il le fallait.

— *Au fait, en parlant du Trésor*, reprit George, *j'ai aussi confié un petit quelque chose pour vous à Franck. Ça pourra toujours servir. Même si le monde a radicalement changé à votre réveil, l'or reste un langage que tout le monde comprend. À part ça, vous avez dû trouver l'écrin. C'est votre héritage.* Les iris d'émeraude du Rouge s'assombrirent tandis qu'il continuait : *Patrice, mon fils, je sais qu'on ne s'est pas tou-*

jours bien compris, toi et moi. J'aurais préféré qu'il en soit autrement mais… tu es comme tu es et j'étais aveuglé par ce sacré orgueil Eaglestone ! J'ai eu des torts envers toi… et c'est très difficile pour moi de le reconnaître. C'est trop tard aujourd'hui pour que je puisse m'améliorer, mais toi tu le peux, tu es jeune. Je te fais confiance, fils. À toi de prouver que tu es digne de notre famille. Pour cela, je te donne ce qui te serait revenu à ma mort… le plus tard possible, j'espère ! C'est mieux ainsi. Je n'ai jamais aimé compter sur le hasard.

Maggie jeta un coup d'œil à son frère qui arborait un visage fermé, impassible, inhabituel chez lui d'ordinaire si enjoué. Mais George s'adressait maintenant à elle :

— *Pour toi, Maggie chérie, j'obéis à un souhait de ta mère qui voulait que sa bague te revienne en cas de…* Incapable de parler de sa femme sans se troubler, il toussota puis reprit, la voix un peu enrouée : *Je n'ai pas de conseils à te donner. Je sais que tu t'en tireras toujours. N'oublie pas ce que je t'ai appris, ça aussi, ça peut servir. Pour le reste… tiens bon la barre et garde ton cap !* Il souriait mais ses yeux brillaient étrangement. *Allons, je dois vous quitter maintenant, mes chers petits. Je vais conduire le* Léviathan *à notre base de Pluton. Il y sera à l'abri… jusqu'à son prochain voyage.* Pour cacher son émotion, il se fit rude : *Adieu, moussaillons… et, si Dieu ou le Diable le veulent, à bientôt !*

Puis, d'un geste décidé, il tendit la main vers une commande hors-champ pour mettre fin à l'enregistrement. Il n'y eut plus qu'une multitude de lignes colorées, puis le cube de lumière diffuse se dilua.

D'un geste mécanique, Maggie arrêta le lecteur qui éjecta le *mémodisc.* Essuyant d'un revers de main ses yeux emplis de larmes mal contenues, elle se tourna vers Patrice, en fait profondément ému, lui aussi, malgré ses efforts pour le cacher, et se réfugia dans ses bras.

— Tu crois qu'on le reverra ? demanda-t-elle d'une voix mal assurée.

— Je ne sais pas. Peut-être... Mais si un jour nous sommes réunis, je ne veux pas qu'il ait honte de moi !

Il repoussa doucement sa sœur et, résolument, saisit l'antique chevalière dans l'écrin et la glissa à l'annulaire de sa main gauche. Elle lui allait parfaitement. Après avoir examiné un long moment

l'aigle gravé qui semblait le couver d'un regard chargé de doute et d'ironie, il releva la tête et prononça d'une voix sourde :

— Alors, c'est moi le chef des Eaglestone, à présent, puisque Père est... loin d'ici...

— Oui, Patrice, et tu sauras en être digne, je le sais.

— Je m'y efforcerais, en tout cas, soupira-t-il en prenant l'écrin qu'il tendit à sa sœur : Tu dois porter la bague de Maman, c'est ce qu'elle voulait.

Maggie obéit sans répondre. Elle sentait la présence du fantôme aux confins de son esprit et songeait à leur précédente conversation. Puis, soudain, elle comprit. Elle sut avec précision pourquoi Bella, sachant sa fin proche, lui avait transmis la bague. Elle le sut comme si elle avait pu lire l'esprit de la Sorcière. C'était la réponse au problème permanent de la jeune fille.

Même si le spectre était le plus souvent indécelable, Maggie, depuis la mort de sa mère, ne se sentait pas moins constamment observée, accompagnée. Sachant cela et ne voulant pas le moins du monde s'immiscer dans la vie privée de sa fille, Bella, au moment de la mise en hibernation de ses enfants, avait décidé d'élire domicile dans sa bague, pensant que Maggie la porterait durant son long sommeil.

Le fantôme avait eu un instant d'affolement en constatant que George conservait le bijou, s'était rassuré lorsque celui-ci avait été placé dans le coffret destiné à leurs enfants, et s'était résigné à demeurer dans l'esprit de Maggie en attendant que la bague lui fut restituée.

— *Ainsi*, songea la jeune fille, *tu seras près de moi, mais pas en moi. Je préfère cela. Ce n'est pas que tu me gênes beaucoup – je dois rendre justice à ta discrétion exemplaire – et j'apprécie aussi tes conseils… Mais, tu seras sûrement d'accord avec moi, ce n'est pas très facile de vivre à deux dans un même corps. Et il y a des jours où je préférerais être totalement seule.*

Elle perçut nettement l'assentiment du fantôme qui quitta sur-le-champ son esprit pour s'incarner dans son diamant dont l'éclat s'intensifia de manière presque imperceptible, sauf pour Maggie. En regardant bien, elle pouvait même distinguer une vague forme sombre, recroquevillée au creux de la pierre.

— Je pense au Trésor, fit Patrice, ramenant brutalement

sa sœur à la réalité. C'est incroyable. Je savais les Eaglestone riches, mais pas à ce point. Et on n'en a jamais rien su.

— Ça valait mieux, répondit Maggie, songeuse. Et il est à l'abri, maintenant, là où personne ne pourra le trouver. N'y pensons plus. Il n'y a guère de chances pour que nous retrouvions le *Léviathan* un jour... surtout s'il est parti en Orion, comme semblent le croire les Stellaris.

— Dommage, ça me plaisait bien, cette histoire...

Le ton léger de Patrice aurait pu tromper n'importe qui, à part sa sœur. Celle-ci savait parfaitement que le jeune homme ne cessait de penser aux paroles de son père. George lui avait dit exactement ce qu'il attendait. Maggie était persuadée qu'avec cela et la présence de Plutonia, il allait aller de mieux en mieux et devenir enfin adulte.

Un détail du message de George lui revint soudain en mémoire :

— Pat, Père n'a-t-il pas dit que les Stellaris ont encore quelque chose pour nous ?

— Oui, c'est vrai. Je pense que c'est de l'or pour que nous ne soyons pas démunis.

— Sûrement. Allons-le-leur demander.

À la suite d'Antarès, Plutonia, Patrice et Maggie quittèrent l'appartement du savant, au 65ème étage d'une des gigantesques tours d'habitation d'Archopolis. Chaque étage, abritant une ou deux familles, était desservi par un ascenseur extérieur ultra-rapide qui amena en quelques secondes les trois jeunes gens et le scientifique au pied de la tour dont le rez-de-chaussée, ainsi que pour presque tous les autres immeubles, abritait un immense hall débordant de végétation.

Les Archopoliens vouaient un véritable culte aux plantes qui régnaient partout en maîtresses. Les tours de plasti-béton translucides jaillissaient d'un véritable océan de verdure, royaume de milliers d'oiseaux de toutes espèces. Grâce à l'*Arche*, qui méritait bien son nom, la faune et la flore n'avaient pas disparu avec la Terre.

Au sol, les habitants circulaient à cheval ou à bord

d'autobulles bi ou quadriplace appelées *dégravi-car*s ou, plus familièrement, *dégravs*. La plupart préféraient toutefois emprunter les innombrables voies aériennes, réseau arachnéen reliant les tours entre elles. Des milliers d'Archopoliens s'y croisaient, à pied ou sur de petites plates-formes munies de sièges filant à toute allure sur les voies express.

Ce fut sur l'une d'elle que prirent place Plutonia, son père et ses amis. Quittant le quartier résidentiel, la plate-forme les conduisit vers le centre ville occupé par une immense place : le Forum.

Lieu de rassemblement privilégié des Archopoliens et abritant sous ses galeries à colonnades de nombreuses boutiques, tavernes et autres échoppes, le Forum était dominé, au nord – l'*Arche* étant ovale, on avait arbitrairement attribué les quatre points cardinaux aux extrémités du vaisseau afin de mieux s'orienter – par la masse imposante du Temple du Grand Concepteur, Dieu supérieur de la religion Galactique, édifice dressant ses énormes colonnes de marbre blanc sous un fronton triangulaire sculpté de scènes mythologiques.

Là s'arrêtait toutefois la ressemblance avec un temple grec car, sur le toit doré, s'élevait un déroutant clocher cylindro-conique, de plusieurs mètres de haut, dont le sommet abritait des cloches de bronze. Au sud, lui faisant face, le Temple de Méga Sidéra, épouse du Grand Concepteur, offrait aux regards une structure analogue, quoique de dimensions plus modestes.

Derrière lui, au pied du tertre sacré où il se dressait, se trouvait le couvent des Prêtresses et des Danseuses Sacrées. Encore plus petits et dépourvus de clochers, les Temples de Khalak et Louna, enfants des deux grands dieux, se côtoyaient sur la longueur est du Forum qu'un vaste espace vert, le Jardin de la Terre, séparait, à l'Ouest, de la place du Palais, beaucoup moins vaste.

Plutonia désignait ces divers endroits aux deux Eaglestone tandis que la plate-forme survolait rapidement le Forum.

— Et voici le Palais Impérial, dit-elle, alors qu'ils découvraient le superbe bâtiment, tout de grâce et d'élégance avec ses audacieuses tours scintillantes fines comme des aiguilles de cristal, ses escaliers de marbre blanc et rose, ses balcons ouvragés et

ses toits recouverts d'or. Blotti derrière ses grilles d'or, serti comme un précieux joyau dans l'écrin vert de son immense parc, il semblait sortir d'un conte de fées.

— Il est splendide, murmura Maggie, on dirait tout à fait le Château de la Belle au Bois Dormant.

— *N'est-ce pas ?* chuchota Bella tandis que la jeune fille sentait la bague palpiter à son doigt. *Je trouve que ce serait une demeure vraiment digne de toi, petite.*

— *Cesse de dire n'importe quoi, Maman. C'est le Palais de l'Empereur. Qu'est-ce qu'une fille de hors-la-loi irait y faire ?*

— *Bon, bon. Mettons que je n'ai rien dit…*

Bella se tut et Maggie reprit part à la conversation :

— Lunia, parle-moi un peu de cet Empereur.

La fille d'Antarès avait fini par s'habituer à ce curieux surnom qui lui avait été donné, dans son enfance, par son jeune cousin incapable de prononcer correctement son prénom, et que toute la famille avait adopté.

— Il se nomme Astral, premier du nom, et règne depuis treize ans. Il est le fils de l'Empereur Kariel et le sixième souverain de Sol depuis la *Grande Catastrophe*.

— C'est peut-être idiot, coupa Patrice, mais je n'aime guère les Empereurs. Ça me rappelle trop de mauvais souvenirs.

— Ça me fait la même chose, avoua Maggie. Mais tout a changé maintenant. Cet Empereur-là n'a rien à voir avec le fou de notre époque.

— Oh non, approuva très vite Plutonia, vraiment rien !

Maggie eut pourtant la fugitive impression que quelque chose sonnait faux dans la voix de son amie.

Elle fut encore plus intriguée de la voir échanger avec son père un coup d'œil rapide. Ces deux-là cachaient encore quelque chose, songea-t-elle. Mais quoi, cette fois ?

Persuadée que la réponse finirait par venir d'elle-même, elle renonça provisoirement à comprendre et concentra son attention sur le but, maintenant tout proche, de leur court voyage : le Musée d'Archopolis.

Situé presque à la périphérie de la ville et bâti, tout comme le Palais, au cœur d'un parc de plusieurs hectares, le Musée faisait

tout d'abord songer à un bol géant renversé et relié par d'énormes tubes à cinq autres coupoles, beaucoup plus petites, disposées en pentagone autour de lui.

Tandis que la plate-forme ralentissait avant de s'engager sur la voie secondaire menant au Musée, Plutonia reprit :

— Le module principal est consacré à l'histoire de la Terre, des origines à la Grande Catastrophe. Sur plusieurs étages et même au sous-sol sont exposées les antiquités ramenées de la Terre par les missions scientifiques qui y sont parfois envoyées. Beaucoup des pièces présentées ici proviennent des anciens musées terriens. Nous sommes parvenus à sauver une bonne partie de leur précieux contenu que, maintenant, nous pouvons à nouveau admirer.

—— Ainsi, compléta Antarès, silencieux jusque-là, le patrimoine culturel des Terriens a pu être préservé pour les générations futures.

— C'est une bonne chose. Le passé est important. Nul ne doit l'oublier. Ce serait renier la Terre sans qui nous n'existerions pas.

Le silence retomba sur ses paroles de Maggie tandis que la plate-forme s'immobilisait devant les hautes grilles, largement ouvertes, du parc, pour repartir dès que ses passagers eurent mis pied à terre.

Sur la large allée bordée de platanes conduisant au Musée déambulaient, seuls ou par petits groupes, de nombreux Archopoliens de tous âges, et même quelques Martiens. Désignant plusieurs hommes d'âge mûr, à la peau mate et vêtus de longues tuniques rouges ornées d'un soleil d'or, Antarès expliqua à l'intention des deux Eaglestone, une note d'ironie dans la voix :

— Ce sont des membres de la Confrérie des Gardiens de l'Histoire, tous originaires de Mars. Ils sont parmi les plus acharnés à vouloir prouver la suprématie des purs Terriens sur les vulgaires métis que nous sommes, nous autres Terro-ackerriens.

— Que font-ils ici, alors ? interrogea Patrice en coulant un regard pas vraiment aimable aux Martiens.

— Le Musée d'Archopolis est très riche en témoignages du passé. Il n'en existe pas de semblable sur Mars. Alors, s'ils veulent en profiter pour leurs études, les très honorables Gar-

diens de l'Histoire doivent faire contre mauvaise fortune bon cœur.

— De toute façon, intervint Plutonia, très chauvine comme Maggie avait déjà pu le constater, l'*Arche* est le centre de toutes les activités, politiques économiques et culturelles, de Sol. Et l'Empereur est peut-être lui aussi un pur Terrien, mais il est né et vit ici. Quant à l'Impératrice, elle est métisse, donc des nôtres.

— Tout cela, nous le savons, fit doucement Antarès en souriant, ce n'est pas la peine de le crier si fort.

La jeune fille rougit, confuse, et fit mine de se plonger dans la contemplation de ses sandales. En effet, elle avait haussé le ton sans s'en apercevoir et plusieurs personnes s'étaient retournées sur les trois amis et le savant. Riant sous cape de l'embarras de sa compagne, Patrice l'attira contre lui pour l'embrasser avant de suivre Antarès et Maggie qui se remettaient en route vers le gigantesque dôme de verre noir.

Évitant l'entrée principale du Musée, un fronton triangulaire sculpté et ébréché, provenant sans doute de quelque temple antique, et soutenu par quatre colonnes translucides veinées de noir et de rouge, le professeur Antarès guida les trois jeunes gens vers le module secondaire situé immédiatement à la gauche du grand dôme, tout en expliquant :

— Étant les fondateurs du Musée, les Stellaris se sont vu attribuer un module. Nous y avons nos laboratoires de recherche, ainsi que notre petit musée personnel consacré non seulement à notre famille mais aussi aux Eaglestone.

— Et c'est ici, compléta Plutonia, que nous vous gardions, bien à l'abri dans l'une des salles blindées du sous-sol.

— Blindées ? répéta Patrice, trouvant là un bon sujet de plaisanterie. Peste ! Quand je pense que j'ai dormi dans un coffre-fort. Enfin on reconnaît ma valeur !

— Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre, soupira Maggie, entrant dans son jeu. Elle continua, ironique : Ta valeur ? Mais, mon pauvre vieux, même en cadeau, personne ne voudrait de toi.

— Personne ? Ah ! là, tu te trompes, sœurette. Patrice entoura de son bras les épaules de Plutonia qui se retenait pour ne pas rire : Pas vrai ? Toi, tu as bien voulu de moi, ma chérie ?

— Oui, répliqua aussitôt sa sœur sans laisser à son amie le temps de répondre, elle a eu pitié.

Suivant le scénario bien établi entre eux et qui amusait toujours Plutonia, le jeune homme fit semblant de se mettre en colère, mais ses yeux verts étincelaient de gaieté.

— Comment : pitié ? s'indigna-t-il. De moi ? Patrice-le-Grand, la terreur de l'espace ?

— Bien sûr, bien sûr, intervint Plutonia, trouvant qu'il était temps de redevenir sérieux. Avance, terreur, Père nous attend.

Ainsi tendrement rabroué par sa compagne, Patrice prit un air accablé :

— Je suis brimé ! s'exclama-t-il, levant les yeux au ciel et écartant les bras d'un geste théâtral... avant d'éclater de rire en prenant les deux filles par la main pour les entraîner à la suite d'Antarès qui atteignait déjà le module réservé aux Stellaris.

— ... Et voici l'ancre et le gouvernail du premier *Léviathan*, retrouvés en 2251 par Jean-Christophe Stellaris.

Maggie posa ses mains sur la vitre pour mieux contempler les deux précieuses reliques.

— C'est en 1819, il y a presque mille deux cents ans, murmura-t-elle comme pour elle-même, que Brian Eaglestone a coulé le *Léviathan* qui avait été construit deux siècles auparavant.

— Comme c'est loin, fit Plutonia, un peu dépassée par toutes ces dates d'avant la *Grande Catastrophe*. Elle n'avait jamais été très forte en Histoire, à l'école.

Mais Antarès reprenait :

— Nous possédons aussi un souvenir encore plus précieux, que vous devez d'ailleurs connaître. Venez par ici.

Il les mena vers une autre vitrine, hermétiquement close et ne contenant qu'un seul objet : un vieux livre jauni par les ans, dont la couverture de cuir racorni portait encore, à demi effacé, l'aigle d'or des Eaglestone.

— Mais oui, je le reconnais, fit Patrice, stupéfait : c'est le journal de bord de John Ier !

— C'est bien lui, approuva le savant. Depuis que Franck l'a récupéré au péril de sa vie, avant que les soldats de l'Empereur ne

brûlent votre demeure de Moona, nous le conservons dans une atmosphère rigoureusement stérile, exempte de poussière et de bactéries. Une pièce d'une telle valeur... ! Le seul problème, continua-t-il avec une grimace de dépit, c'est que nous ne sommes jamais parvenus à le déchiffrer. Son étude serait pourtant passionnante. Nous en avons pris copie, bien sûr, pour ne pas avoir à le manipuler, mais il est hélas rédigé dans une langue archaïque que nul ne comprend plus de nos jours.

— Moi je la connais, dit Maggie en détournant son regard de la vitrine pour fixer Antarès. Je sais lire ce vieil anglais que parlait John. Nous avions nous aussi une copie de ce journal et nous l'avons lue bien des fois.

— C'est vrai ? s'exclama le savant en s'étranglant presque de joie ; Plutonia elle-même n'avait jamais vu son père dans cet état. C'est bien vrai, tu pourrais le traduire ?

— Bien sûr, je le connais même presque par cœur. Rien de bien extraordinaire, d'ailleurs, à part le récit des abordages...

Mais Antarès n'écoutait plus. Il saisit les mains de Maggie :

— Merci, merci ! Tu nous rendras un tel service. C'était si frustrant d'avoir cet ouvrage millénaire sous les yeux sans pouvoir connaître son contenu.

— Mais c'est tout naturel, oncle Antarès...

Maggie commençait à craindre que le digne savant, dans son émotion, ne lui saute au cou, lorsque soudain une chaude voix masculine se fit entendre :

— Est-ce vous qui faites tout ce bruit ?

Tous se retournèrent d'un même mouvement pour découvrir le nouveau venu, un jeune homme d'une trentaine d'années, presque aussi grand que Patrice et, comme lui, taillé en hercule. Ses larges épaules semblaient à l'étroit dans sa tunique blanche et bleue de scientifique.

Plutonia se précipita dans ses bras :

— Jup ! s'exclama-t-elle, tu étais là ?

Le jeune homme la souleva sans effort apparent et lui plaqua un baiser sonore sur les deux joues :

— Mais voyons, ma puce, où veux-tu que je sois à cette heure-ci ? Il la reposa au sol et se tourna vers Maggie dont

il broya la main avec enthousiasme : Ravi de t'accueillir enfin dans mon domaine.

Dissimulant héroïquement une grimace de douleur, la fille de George dut subir l'épreuve. Elle avait déjà rencontré à plusieurs reprises Jupiter, le frère aîné de Plutonia, biologiste connu, déjà marié et père d'une petite fille, et dont les poignées de main étaient redoutées comme la peste par tous ses amis. Il la lâcha enfin et salua Patrice de la même manière dévastatrice, à laquelle le jeune Eaglestone résistait mieux que sa sœur, ayant lui aussi de la poigne.

— Alors comme ça, fit Jupiter, pince sans rire, tu as réussi à détourner ma petite sœur de ses chères études ? Tant mieux, je craignais qu'elle ne finisse par épouser son microscope !

Plutonia, les joues écarlates, le foudroya du regard, ce qui fit éclater de rire les deux garçons, tandis que Maggie s'efforçait de replier avec précaution ses doigts endoloris. Elle se dit que Jupiter serait certainement plus à sa place sur un terrain de sport que dans un laboratoire. Car, avec son mètre quatre-vingt-cinq et sa carrure, il ressemblait plus à un demi de mêlé qu'à un scientifique.

Ce n'était d'ailleurs pas la première fois que Maggie se faisait cette réflexion à propos des Archopoliens. En effet, point parmi eux de gringalets. Tous les hommes étaient grands et forts, les femmes grandes aussi, souvent très belles. Tous respiraient la santé, admirables spécimens d'une race nouvelle, jeune et forte. Elle comprenait que les Martiens en soient si jaloux : eux n'avaient pas hérité de la beauté des Ackerriens.
Souriant intérieurement, elle songea que le *pur sang terrien* avait tendance à s'appauvrir, sur Mars, alors que les Archopoliens, eux, avaient jadis reçu l'apport d'une race presque parfaite...

Perdue dans ses pensées, la jeune fille ne se rendit pas compte que ses compagnons se dirigeaient vers une autre salle. Il fallut que Patrice revienne sur ses pas pour la secouer :

— Alors ! Tu te réveilles ou on te laisse là ?

— J'arrive, j'arrive !

Accompagnés de Jupiter, aussi impatient que son père et sa sœur de connaître enfin le contenu du grand coffre destiné par

George à ses enfants, les deux Eaglestone suivirent Antarès qui les guida jusqu'aux salles souterraines du Module Stellaris. Ce ne fut pas sans émotion que, dans l'une d'elle, Patrice et Maggie revirent les sarcophages cryogéniques qui les avaient protégée et nourris tout a long de leur sommeil sans rêves.

— Ils sont en parfait état, prêts à servir à nouveau, commenta Jupiter. Patrice fit la grimace :

— Je ne l'espère pas ! Je n'ai aucune envie de recommencer ce genre de sieste.

— C'est donc si désagréable ? demanda Plutonia.

— Pas au début. Tu t'endors un peu vite, c'est tout. Non, c'est après, au réveil. Des cauchemars ! Atroce.

— Ah ! toi aussi, remarqua Maggie sans préciser la nature de ses propres visions.

— Oh oui ! c'était dingue. J'ai revu nos ancêtres, figurez-vous. Surtout John et le premier *Léviathan.* Et après, tous les autres, comme dans un tourbillon. J'ai eu un de ces vertiges !

Ainsi, Patrice avait lui aussi subi l'épreuve du voyage à travers le temps. Mais, se dit Maggie, il n'en avait apparemment pas compris la signification, ni reçu la visite du fantôme de Bella. Aussi se contenta-t-elle de murmurer :

— Ça m'a fait la même chose...

— Raison de plus pour ne plus jouer les marmottes, affirma le jeune Eaglestone. D'ailleurs, ajouta-t-il en prenant la main de Plutonia pour la porter à ses lèvres, je suis très bien ici.

La fille d'Antarès ne répondit que par un tendre sourire. Maggie, quant à elle, ne partageait pas l'opinion de son frère :

— *Peut-être es-tu à ton aise dans* l'*Arche*, *mais pas moi. Je n'ai pas envie de passer toute ma vie sous une cloche de verre.*

— *Et tu as bien raison !* se manifesta à nouveau Bella. *Tu es bien comme moi, tu aimes les grands espaces libres. C'est normal. Nous autres Gitans, avons ça dans le sang.*

— *Voyons, Maman, tu sais biens que je viens de parler sans réfléchir. C'est idiot. À part l'*Arche *et Mars, où peut-on aller maintenant que la Terre est morte ?*

— *C'est vrai, petite. Tu as encore raison… pour l'instant.*

— *Comment ça : pour l'instant ?*

Mais Bella, fidèle à son habitude, avait déjà regagné son nouveau logement, laissant sa fille face à cette nouvelle énigme. Non, vraiment, ragea-t-elle, la Sorcière était impossible !

À chaque fois, c'était la même chose : elle commençait à lui dévoiler quelque chose et disparaissait aussitôt en lui laissant un renseignement totalement incompréhensible. Mais, à cette explosion de colère intérieure ne répondit qu'un éclat de rire lointain du fantôme.

Heureusement, le petit groupe parvenait enfin à destination, permettant à Maggie de penser à autre chose.

Il fallut encore attendre qu'Antarès ait déverrouillé l'énorme porte blindée défendant le coffre géant où les Stellaris conservaient leur trésor. Le lourd vantail s'ouvrit lentement, révélant une salle de bonnes dimensions aux parois métalliques, dans laquelle les deux Eaglestone pénétrèrent à la suite Antarès et de ses enfants. Au centre de la pièce, trônaient deux coffres identiques, d'un mètre de large sur deux de long. Un seul détail les différenciait : l'un était fermé par un gros cadenas aux armes des Eaglestone, l'autre non.

— George, expliqua le père de Plutonia, les confia à Franck juste après votre mise en sommeil. L'un d'eux, celui-ci – il désignait le coffre au cadenas –, vous était destiné. L'autre, selon votre père, n'est qu'une « petite compensation au service rendu. » En fait, il nous a offert une véritable fortune en joyaux. Au début, ceux-ci servirent à la résistance au Tyran. Bien plus tard, une bonne partie en fut utilisée pour aider au financement de la construction de l'*Arche*. Aujourd'hui, grâce à ce que contient encore le coffre, je peux dire que nous sommes riches. Sûrement pas autant que les Eaglestone, mais assez pour assurer une vie confortable à de nombreuses générations de Stellaris.

— S'il y a dans votre coffre autant de richesses que dans le nôtre à l'origine, vous serez les plus riches habitants de l'Arche.

Maggie ne décela aucune trace de jalousie dans les paroles de Jupiter, rien que l'intonation normale d'un ami heureux de la chance des orphelins du passé. Elle en conclut, certaine de la justesse de son jugement, que son frère et elle pouvaient

lui faire confiance et qu'il serait un allié sûr en cas de besoin. Elle ignorait encore combien le futur lui donnerait raison.

— Bien, fit Patrice, impatient, nous n'allons pas rester des heures à contempler ce coffre. Ouvrons-le et nous verrons.

— Vous, vous saurez peut-être comment faire, rétorqua Antarès avec une moue de contrariété. Mais je dois avouer qu'au cours des siècles, nous n'avons jamais compris comment on peut débloquer ce cadenas. Il n'y a ni serrure, ni système à combinaison chiffrée... Rien.

C'est ce que constatèrent aussitôt Maggie et son frère. Le cadenas n'offrait que deux faces lisses sans, apparemment, aucun moyen d'ouverture.

— Il y a certainement un *truc* caché, grommela Patrice en examinant l'objet sous toutes les coutures. Tel que je connais papa, c'est sûrement très simple, évident même. Mais où ?

— Je suis moi aussi certaine que ça nous crève les yeux, renchérit sa sœur, perplexe. Oui, ajouta-t-elle en s'adressant aux trois Stellaris, notre père a toujours adoré ce genre de casse-tête dont la solution, comme l'a dit Patrice, est toujours si évidente qu'on ne la voit pas.

Elle se concentra à son tour sur le mystérieux cadenas.

— Regarde, Pat ! s'exclama-t-elle soudain, faisant sursauter tout le monde, je crois que j'ai trouvé, là... Elle désignait du doigt la marque des Eaglestone, au centre du carré d'acier : Ça ne te dit rien ?

— C'est notre emblème...

— Regarde mieux.

Une étincelle de compréhension illumina les yeux d'émeraude du jeune homme qui fit claquer ses doigts :

— Ouais ! C'est comme à bord du *Léviathan*. Seulement, nous étions les seuls à pouvoir comprendre. Bravo, papa !

Maintenant que le *truc* était trouvé, tout devenait simple, aussi transparent que du cristal. Patrice ôta de son doigt la chevalière d'or. Il fallait être Eaglestone, en effet, pour savoir que, à l'époque où John V la portait, il y avait fait inclure un micro-mécanisme, véritable clé codée ne permettant qu'au porteur de la bague d'accéder à certaines parties du vaisseau. Le donjon du

Château de l'Aigle, en Angleterre, était aussi protégé de toute intrusion par ce moyen. Il était donc normal que George s'en soit lui-même servi pour assurer l'inviolabilité du coffre. Mais, bien que sachant cela, Patrice ne put s'empêcher de retenir son souffle en appliquant sur le cadenas le chaton de la chevalière. La gravure coïncidait exactement avec le dessin.

— Et voilà !

Il y eut un léger ronronnement, suivi d'un déclic, à l'intérieur du cadenas qui s'ouvrit. Patrice le dégagea des anneaux du coffre, le referma et le fit négligemment tourner au bout de son index.

— Et si on l'ouvrait, ce coffre ? proposa-t-il d'un ton faussement dégagé.

Mais, comme les autres, il resta sans voix lorsque le couvercle levé révéla un éblouissant amoncellement de pierreries multicolores.

— Comme c'est beau... ne put que murmurer Plutonia, les yeux écarquillés devant tant de merveilles.

— Il y a bien là de quoi se payer deux ou trois stations comme l'*Arche*, constata Jupiter, pratique.

— Certainement, approuva son père, ce coffre contient pour le moins plusieurs milliards de crédits.

Patrice lui, n'avait que faire de l'argent. Plongeant ses mains dans le tas de joyaux, certains montés en somptueux bijoux, d'autres à peine travaillés, il en tira un fabuleux collier d'or ciselé et de saphirs qu'il passa au cou de Plutonia, stupéfaite.

— Tiens, c'est pour toi. Exactement la couleur de tes yeux.

— Mais c'est beaucoup trop beau... parvint-elle à articuler.

— Rien n'est trop beau pour toi, mon ange. Garde-le, pour me faire plaisir.

L'eut-elle voulu qu'elle n'aurait pu refuser ce gage d'amour. Jamais encore elle n'avait vu à son compagnon ce visage grave et tendre, passionné aussi. Émue jusqu'aux larmes, elle se blottit contre lui et ils échangèrent un long baiser.

Antarès et son fils se détournèrent par discrétion. Maggie en fit autant, mais pour une toute autre raison : la vue de ce bonheur, soudain, lui faisait mal. Elle en était même presque... jalouse... Et voilà, s'avoua-t-elle amèrement, le grand mot était

lâché. Plus la peine de se jouer la comédie : elle non plus ne voulait plus être seule. Elle voulait avoir quelqu'un pour partager sa vie.

Elle jouait sans les voir avec les pierres précieuses du coffre, découvrant distraitement qu'elles recouvraient une pile de lingots d'or. Quelqu'un à aimer, se répétait-elle, à qui se consacrer... Et, cette fois, le fantôme n'intervint pas.